

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

074
A 345-2

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

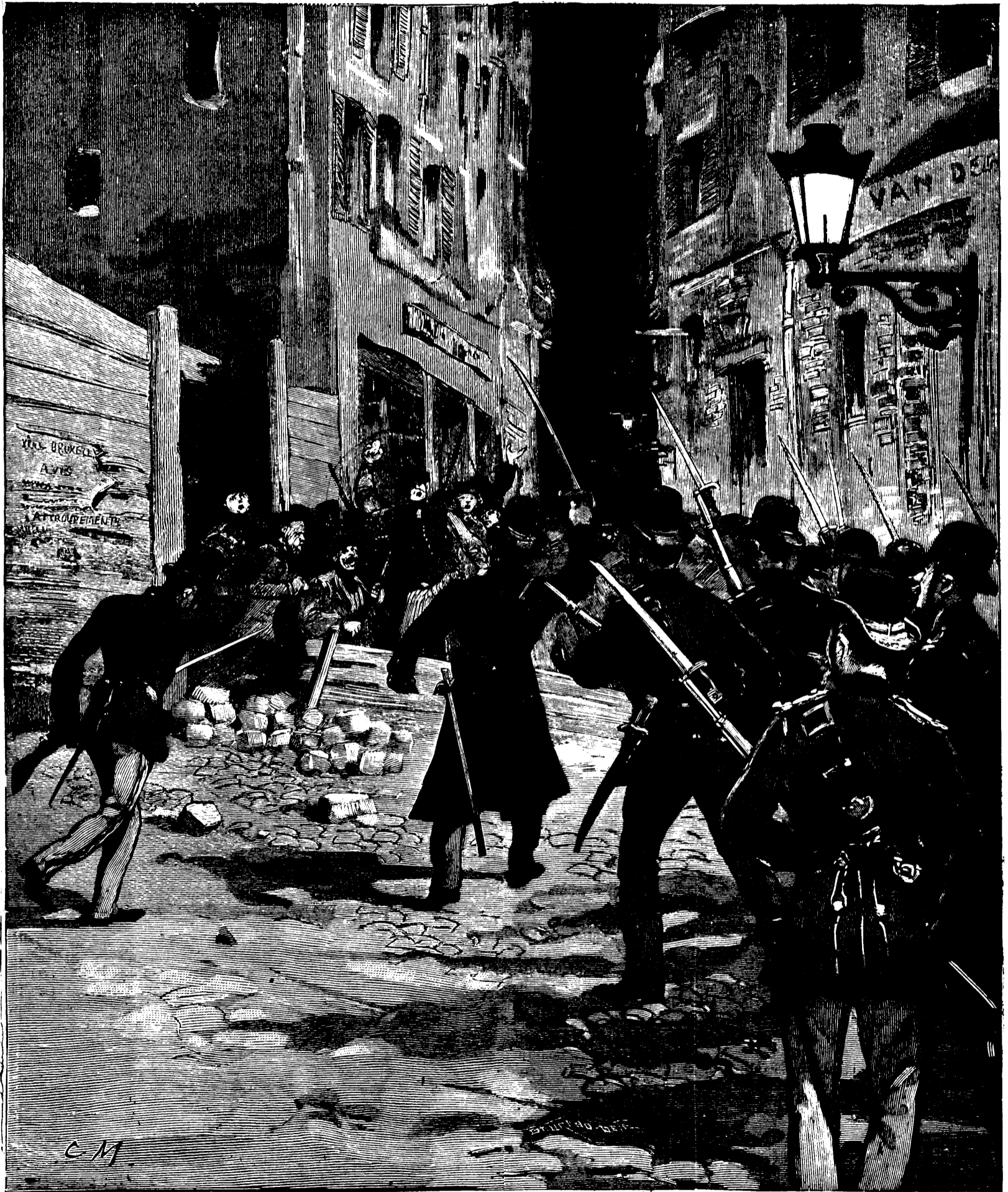
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 472 — SAMEDI, 20 MAI 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES TROUBLES EN BELGIQUE — LA BARRICADE DE LA RUE DES ÉPERONNIERS

D

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 20 MAI 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Tédieu.—Chronique, par J. ***—Carnet du "Monde Illustré," par J. St-E.—Auguste Sautour, par Germain Beaulieu.—Les troubles en Belgique.—Une page d'histoire, par Gaston P. Labat.—La fleur du souvenir, par Violette—M. Challemeil-Lacour (avec portrait).—Découvertes et inventions (avec gravures), par J. Alcide Chaussé.—Poésie : Sans écho, par Jules Lanos—Le drapeau, par Paul Calmet.—Garçons et Fillettes, par Jacques Beaumont.—Notes et Faits : Une légende de Normandie ; Quel est l'âge le plus charmant de la femme ? ; La force de l'habitude ; Mai.—Choses et autres.—Feuillets : Les deux mariages de Cécile ; Les mangeurs de feu.—Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Les troubles en Belgique : La barricade de la rue des Epéronniers—Sur le parcours du C R R. : Les trois sœurs (Montagnes Rocheuses).—L'Exposition Colombienne : La grande revue navale : Le *Dolphin*, portant le président des Etats-Unis, et sa suite longe les lignes des navires (double page).

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

ENTRE-NOUS.

Qui s'expose au péril veut y trouver sa perte.
CORNEILLE.



REZ-VOUS à Chicago ?

—Non ?

—Moi non plus, et voici pourquoi :

Une foule de raisons s'y opposent, et la principale ressemble beaucoup à l'une de celles qui empêchaient le maire d'une petite ville de France de tirer le canon à l'occasion de l'arrivée du roi :

—Sire, lui dit l'honnête magistrat, nous n'avons pas tiré le canon

pour quatre-vingt-treize raisons : la première est... que nous n'en avons pas.

—Je vous fais grâce des autres, répondit la Majesté en question.

Ma première raison est le manque d'argent ; elle est commune à beaucoup de mes lecteurs, je le suppose, mais je suis un peu de l'avis de ce New-Yorkais dont un journal américain racontait l'anecdote,

Elle est assez typique et consolante pour ceux que leur état de fortune attache au rivage, pour être racontée ; elle peut servir à l'occasion :

* * Si vous lisez quelques bons articles sur l'exposition, dit le New-Yorkais à son voisin, ou si vous entendez parler de quelqu'envoi remarquable qui doit se faire, prévenez-moi, je vous prie.

—L'exposition vous intéresse donc beaucoup ?

—Beaucoup.

—Vous voulez tout étudier avant de partir, de

manière à pouvoir examiner et voir d'une manière intelligente ?

—Exactement.

—Ne craignez-vous pas de diminuer ainsi le plaisir qui vous attend ?

—Pas du tout.

—Ne croyez-vous pas que la moitié du plaisir, en pareil cas, consiste dans l'attente et l'autre dans la surprise, la nouveauté, l'imprévu de la chose ?

—Pas le moins du monde.

—Ainsi, vous vous préparez, et, comme nous disions au collège, vous voulez être prêt pour l'examen ?

—Oui, mon cher ami, c'est ce que je fais. S'il y a un détail que je ne connais pas en ce qui concerne les édifices que l'on a élevés, je voudrais savoir lequel. Je puis vous dire quelle est la superficie de chacun d'eux.

J'ai étudié tous les plans et diagrammes des terrains et je pourrais vous dessiner tous les édifices. Je sais où chaque statue doit être placée, par qui elle a été faite et ce qu'elle représente. Je puis vous décrire toutes les façades, les frises, les entablements, les colonnes et tous les détails d'architecture.

Je sais à quoi m'en tenir sur les marbres et les bronzes ; ce qu'il y aura dans les villages suisse, allemand, russe ou suédois. J'ai le compte exact de ce que contient chaque caisse envoyée d'Espagne et la liste bien préparée de l'exposition du Vatican. Les collections d'armes des différentes nations et celles des bijoux me sont connues. Je sais où seront installés les débits de rafraîchissements et de *peanuts*.

—Oh, oh ! vous êtes un enthousiaste et je suppose que, portant autant d'intérêt à l'exposition, vous y passerez tout l'été.

—Je crois avoir raison de faire ce que je fais.

—Et vous voulez avoir encore d'autres renseignements ?

—Je désire me procurer tous ceux que je pourrais avoir.

—Et quand croyez-vous partir ?

—Mon cher ami, êtes-vous jamais allé à Chicago, en été ?

—Oui, quelque fois.

—Connaissez-vous une ville plus chaude ?

—Il est de fait qu'il y fait parfois diablement chaud. Oh ! je comprends, vous irez en automne, quand tout sera bien installé, une quinzaine de jours au mois d'octobre, quand la saison sera plus agréable.

—Agréable ? Mais, mon cher, ne savez-vous pas que tout le monde ira en automne pour éviter les grandes chaleurs ? Vous êtes-vous jamais trouvé dans une foule, à Chicago ? Croyez-vous que je veux me faire écharper ? Vous figurez-vous que je vais me fourrer dans un hôtel ou l'on couchera soixante par chambre ? Croyez-vous que je vais retenir une voiture six mois d'avance, à \$125 par jour ? Y aller en automne ? Certes, non !

—Evidemment. Je saisis votre idée, vous irez au printemps ?

—Au printemps ? Y aller au printemps, quand Chicago est un foyer de malaria et de typhus, quand un homme est en danger de mort chaque fois qu'il respire l'air de Chicago ? Oh ! non, pas au printemps.

—Alors, quand partirez-vous ?

—Quand je partirai ? Voulez-vous savoir comment j'irai à l'exposition ? Eh bien, je partirai vers le premier juillet ; seulement, je partirai pour une bonne petite plage, bien tranquille ; je veux prendre des bains, pêcher, ramer et me reposer. Je veux y lire tous les journaux, simplement pour constater les souffrances des malheureux qui seront à Chicago. Je perdrai quarante livres de graisse et j'en gagnerai dix en muscles. Vers le premier septembre, je reviendrai frais, content et satisfait de voir les spectres qui reviendront de Chicago. Je leur dirai combien je me suis amusé à l'exposition et je le pourrai facilement, puisque je connaîtrai tout mieux qu'eux. Je dirai partout que l'exposition est splendide, magnifique, étonnante, le plus grand succès du monde. Personne ne pourra jamais supposer que je n'y suis pas allé. Je serai en bonne santé et j'aurai mille piastres dans ma poche. Quant au patriotisme, eh bien ! c'est ma

manière, à moi, d'être patriote, que de conserver la santé et l'argent d'un bon Américain !

* * Le plan de ce New-Yorkais n'est pas si mauvais, et je le recommande à tous nos compatriotes. Quant à moi, je suis bien décidé à l'adopter et à le mettre en pratique, sauf les bains de mer, toutefois, et toujours pour la même raison.

Un voyage et un séjour à Chicago, pendant l'Exposition, est chose coûteuse, un luxe que très peu de gens, chez nous, peuvent se payer, et je suis bien sûr que pas un employé de la corporation de Montréal ne me contredira.

Quant aux échevins, je ne parle pas pour eux, car les sacrifices qu'ils font pour les contribuables leur permettront de faire une très belle excursion.

Ah ! ce sont d'excellents financiers que les Pères de la cité de Montréal, et, quand on leur a dit de mettre fin à leurs extravagances, aux dépenses exagérées, et qu'on leur a conseillé des économies, leur coup d'œil d'aigle a bien vite découvert les réformes à opérer.

—Des économies, a dit plus d'un ramollot, je connais ça. Diminuez tous les employés. Tas de feignants, font rien, bateau ! passent tout leur temps à écrire, faire des chiffres. Ecris pas, moi, fais pas de chiffres, moi ; d'abord, sais pas les faire. Et les pompiers ! font rien non plus, s'chauffent au feu, en hiver, sans c'que leur coûte rien. Et les policemen, encore des propres à rien. Les vois tous les jours dans les rues avec des ivrognes et des voleurs sous le bras. Diminuez tout ça...

Et l'échevin content de lui, revient le soir dans sa famille, tout joyeux, annonce qu'il vient de rendre un grand service aux Montréalais en enlevant aux employés de la corporation une partie de leur pain.

"Tout cela serait risible, dit la *Presse*, avec beaucoup de raison, si on ne frappait des gens qui ne peuvent se défendre et si on ne leur enlevait une partie de l'argent qu'on leur doit.

"Le conseil de ville a commis une illégalité en réduisant des salaires qu'il avait lui-même établis : il viole de véritables contrats passés avec ses employés.

"Dire, comme l'ont dit quelques échevins, qu'on pourrait dans les vingt quatre heures remplacer tous les employés civiques par des hommes qui coûteraient moitié moins, c'est répéter ce que les mauvais patrons disent quand ils veulent refuser à leurs employés des salaires équitables."

C'est parfaitement exact.

Cependant, personne ne l'ignore, il y a une grande différence entre un échevin et un employé. Le premier venu, "scieur de long, ébéniste, entrepreneur de bâtisse," comme dit la chanson du p'tit Léon, peut être échevin ; combien de membres du conseil de ville pourraient-ils faire des employés, même médiocres ?

Mais la raison du plus fort est toujours la meilleure.

Les Chinois ne sont pas aussi retardataires qu'on le croit généralement ; chez eux, les charges publiques appartiennent aux lettrés et rien qu'aux lettrés.

Que d'échevins, s'ils devenaient Chinois, descendraient vite de leur fauteuil !

Et quand un échevin chinois prend dans la poche des contribuables ce qui ne lui appartient pas, quand il est *boodler*, comme dit Jean-Baptiste, on lui ouvre le ventre.

Il paraît, on dit, on chuchotte que plus d'un ventre échevinal montréalais ne serait pas en sûreté en Chine.

Mais ces Chinois ont de si drôles d'idées !

* * Brûlons vite du sucre, sortons de l'hôtel-de-ville pour respirer un air plus pur et écoutons les doux accents d'un poète, d'un vieil homme qui ne regrette pas le temps passé et jouit du présent :

ACTION DE GRACES

A MON FILS BIEN-AIMÉ

La vieillesse n'est pas si triste qu'on le pense : Des beaux jours d'autrefois gardant le souvenir, On jouit du présent sans craindre l'avenir, Et du bien qu'on a fait on a la récompense.

Je n'en veux pas à Dieu de ma caducité ;
Je souris au bonheur d'un enfant que j'adore ;
Son printemps est ma vie, et mon déclin se dore
Du doux rayonnement de sa félicité.

S'il mourait, je mourrais : il est toute ma vie ;
En lui j'ai mis mon sang, mon esprit et mon cœur ;
J'ai tant lutté pour lui qu'enfin je suis vainqueur :
Il est heureux, il m'aime, et j'ai l'âme ravie.

Rien en dehors de lui ne saurait m'éprouver.
Mon cœur bat par le sien, j'aime tout ce qu'il aime,
Et toujours mon bonheur sera dans ce dilemme :
Pour lui vivre ici-bas, là-haut le retrouver.

HIPPOLYTE BELLET.

O poèteaux pleurards qui venez trop souvent
nous endormir de vos doléances qui sonnent faux,
dans des vers de garçons coiffeurs, combien je pré-
fère à vos lamentations ridicules ces lignes pleines
de vérité, de calme et de bonté d'un vieillard vi-
goureux et sain !



CHRONIQUE

"EVVIVA ! EVVIVA !"



Un soleil radieux illumine de ses
feux les champs et la ville,
l'hirondelle légère voltige
aux cieux gaiement et les
échos des bois nous appor-
tent les vivats, les acclama-
tions enthousiastes de tout
un peuple heureux.

Evviva ! Le voici ! C'est
le cri qui s'élançait de tous
les cœurs satisfaits.

Quelle est donc cette dé-
monstration si remplie de touchante affection ?
Evviva ! Le voici ! C'est notre Père bien-aimé qui
revient de la rive étrangère. C'est ce pasteur
vigilant qui préside aux destinées de notre jeune
diocèse, et, à ce moment surtout où, oubliant tout
sentiment religieux, on accable d'outrages un vé-
néral prélat, assombrissant par des voiles de
tristesse son beau front couronné de cheveux
blancs, oh ! qu'il fait bon s'unir étroitement à
notre pasteur, à nous si dévoué !

* *

Maintenant, il est sept heures, mais toute la
ville est en fête depuis le matin. Le vent se nble
souffler de joyeux airs d'allégresse dans les replis
des drapeaux nombreux flottant à la pointe des
mats.

Toutes ces joies évoquent le souvenir de la tou-
chante histoire de l'avènement de Pie IX au trône
de Pierre. On raconte que le cardinal-archevêque-
évêque d'Imola s'étant mis en marche pour Rome,
afin d'assister à la réunion du conclave, les paysans
de Fossombrone, qui voulaient admirer la majesté
et la douceur des traits de l'illustre pontife, alors
Mgr Mastai Ferretti, se pressèrent autour du
carrosse cardinalice de manière à l'empêcher d'a-
vancer. Aussitôt une colombe blanche immaculée,
vint se percher sur le devant de la voiture et n'en
bougea plus, que lorsque les paysans, ivres de joie,
eurent lancé dans les airs ce cri : "*Evviva ! Ev-
viva !* Voici le pape ! Voici le pape !"

On se rappelle que, plusieurs fois, une colombe
blanche avait désigné ainsi le choix de certains
successeurs de Pierre, et la suite démontra que
l'augure était bon. Mgr Mastai devint, en effet,
après l'élection du conclave, le successeur de Gré-
goire XVI, l'immortel Pie IX, de si douce mé-
moire.

Voilà pourquoi ce cri : Le voici ! m'a fait songer
à celui des habitants de Fossombrone.

* *

Bien avant l'entrée en gare du train qui porte

les distingués voyageurs, la foule est compacte et
couvre un large espace. Une fanfare puissante
jette aux vents ses notes les plus gaies. L'évêque
voyageur met pied à terre. Il embrasse d'une
affectueuse étreinte monsieur l'Administrateur, tout
ému, et ses prêtres reçoivent une paternelle bénédiction.

Puis la foule voit descendre sur elle cette ma-
jestueuse et grave bénédiction dont Sa Grandeur
possède le secret. On se regarde, on ne parle pas.
Le cœur a compris, lui. Il suffit de voir Monsei-
gneur qui sourit à chacun.

Un poète anglais a dit, autrefois : "L'absence
fait croître l'amour ;" il aurait encore raison de le
dire en nos jours. Monseigneur nous a ouverts les
trésors de son cœur, et c'est une mine inépuisable.
Quand on possède un cœur aussi généreux et aussi
chrétiennement ardent, il ne faut pas s'étonner si
l'on enflamme les autres. L'amour de Dieu est un
flambeau à la lumière si resplendissante, qu'il pro-
jette au loin ses feux bienfaisants.

Lorsque monseigneur mit pied à terre, les
cloches de la cathédrale sonnait à toute volée an-
nonçant aux personnes assises dans l'enceinte
sacrée son arrivée. Aussitôt ce ne fut plus qu'an-
xiété dans l'église, et lorsque tous eurent pris
places dans les bancs et les allées, M. le maire de
Valleyfield présenta à Sa Grandeur une magni-
fique adresse de bienvenue, à laquelle Monseigneur
répondit avec des trésors de tendresse et de saints
dévouements dans ses paroles.

Il était dix heures, et la multitude, encombrant
la place de l'église, écoutait encore avec joie les
joyeuses sérénades que les musiciens exécutaient
avec art, sous les fenêtres de Sa Grandeur, qui
nous bénit une dernière fois, à la fin de ce beau
jour.

On ne se lasse pas d'entendre Monseigneur ra-
conter ses pérégrinations en vue du salut des
chères âmes à lui confiées. Comme l'ange Ra-
phaël a admirablement servi notre affectueuse sol-
licitude durant le voyage de Sa Grandeur ! C'est
dire assez comme nous sommes complètement ravis
de nous retrouver en famille, ainsi que s'exprimait
Monseigneur lui-même.

* *

J'ai cru, monsieur le directeur, que, au point de
vue de l'actualité, je pourrais être agréable à vos
lecteurs en leur communiquant ces notes, bien
pâle reflet des impressions de mon cœur.

Si j'ai réussi, j'en serai heureuse.

J. ***

Salaberry de V...., mai 1893.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

La compagnie de navigation "Providence and
Stonington," dont les magnifiques navires font le
service entre Providence et New-York, vient de
nous adresser un très intéressant opuscule. C'est
l'histoire, splendidement illustré, et écrit avec une
science et une exactitude parfaites, par M. Henry
Whitemore, de la navigation aux Etats-Unis.
Depuis le *Clermont*, de Fulton (1807), jusqu'au
royal *New Hampshire* (1892), nous suivons les
progrès de cette navigation. Excellente idée.

* *

Aux salles du cercle Ville-Marie, mercredi soir,
le 10 mai dernier, les amateurs ont pu assister à
un très joli concert. Mesdames Prévost et Sin-
cennes, bienfaitrices insignes de l'orphelinat ca-
tholique de Montréal, avaient organisé une su-
perbe fête artistique, au bénéfice de cette institu-
tion. Le succès a été complet. On n'attendait
pas moins des figurants choisis dont ces bonnes
dames s'étaient assurés les concours.

Musique instrumentale par Mme David, Melles
Delorme et Lapalme ; musique vocale par Mme
Lacaille et Mlle LeBouthiller, MM. Pelletier et
Laberge, sans oublier le chœur, si intéressant, des
jeunes aveugles, tout fut exquis en ce programme
et réussit au parfait.

Monsieur l'avocat Chauvin, dans une causerie
charmante, établit et démontra l'influence litté-

raire et sociale de la femme ; et un jeune récita-
teur de grand mérite ravit l'assistance par quelques
monologues à l'emporte-pièce.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—C. P. B., Isle Verte.
—Pardon, mais ce genre tout intime est désormais
exclu de nos colonnes. Partie à reprendre.

Delis, Québec.—Assez bon, comme essai ; mais
point à publier. D'ailleurs, nous n'acceptons plus
guère de collaboration aux conditions que vous
posez. Nos correspondants sont déjà si nombreux.
J. St-E.

AUGUSTE SAUTOUR

Avec Zola à leur tête, les partisans du natura-
lisme ont crié victoire pour leurs principes et ont
inondé la France d'une foule de livres aussi dan-
gereux pour les bonnes mœurs que rebutants pour
les cœurs délicats et sentimentalistes. Mais cette
effervescence s'est bientôt arrêtée devant les efforts
d'écrivains généreux et dévoués qui ont pris en
main la noble cause de l'idéalisme ; et la littéra-
ture malsaine qui semblait avoir libre-essor, n'a
pu, heureusement, répandre comme elle l'aurait
voulu, avec le mal et la dépravation, le décourage-
ment dans les cœurs et les ténèbres dans les es-
prits.

Parmi ces âmes magnanimes, les Fuster, les
Bernède, etc, on distingue la belle figure de Au-
guste Sautour. C'est un humble, mais comme tous
les humbles, il n'en combat que plus fort et n'en
réussit que mieux. Esprit droit et éclairé, cœur
d'or, âme essentiellement religieuse, tandis que les
autres opposent aux œuvres des réalistes des
œuvres toutes pleines d'idéal et d'élévation, lui,
avec courage, attaque en face l'ennemi et le re-
pousse l'épée dans les reins. Il analyse les ou-
vrages des réalistes et démontre où ils peuvent
conduire, et prouve que là n'est ni le Vrai, ni le
Beau, ni le Bien.

C'est un jeune homme encore, mais déjà fort de
lui-même, car il sait que la cause pour laquelle il
combat est juste et sainte, et que, comme toute
cause juste et sainte, elle doit nécessairement tri-
ompher.

Ceux-là méritent donc d'être connus, appréciés,
encouragés ; voilà pourquoi je me suis fait un
devoir de parler de Auguste Sautour, persuadé que
je crois qu'il me pardonnera bien mon petit bavar-
dage.

Succès donc à l'auteur de l'*Œuvre de Zola*.



LES TROUBLES EN BELGIQUE

(Voir gravure)

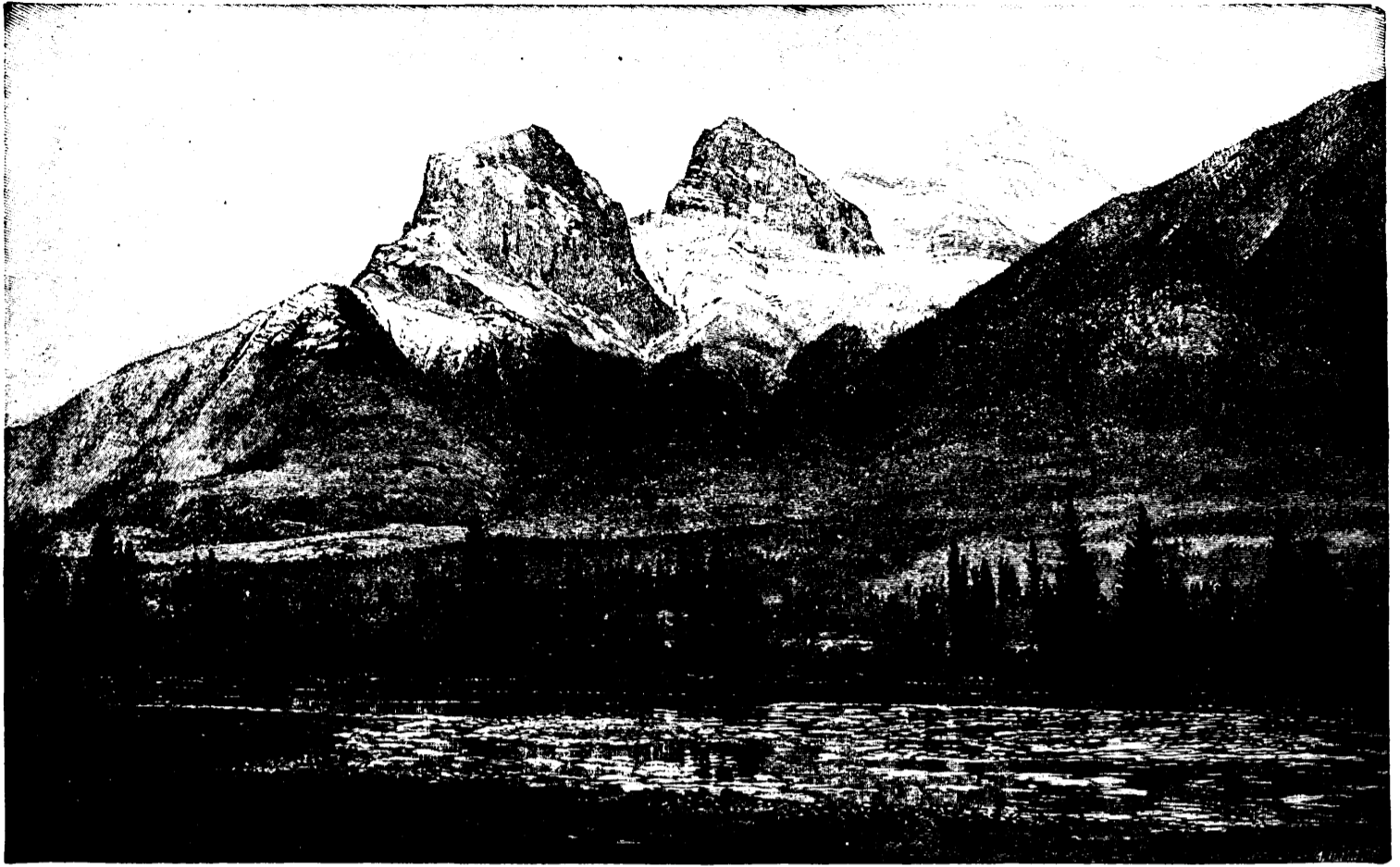
Pour une fois, savez-vous, la Belgique vient d'a-
voir sa petite révolution. La Constituante ayant
refusé d'adopter le principe du suffrage universel,
le parti ouvrier s'est soulevé, et la grève s'est dé-
clarée dans toutes les Flandres.

A Bruxelles, à Verviers, à Gand, dans tout le
Borinage, de véritables émeutes ont éclaté et de
meurtrières collisions se sont produites entre la
gendarmarie et le peuple. La garde civique a dû
être convoquée, et les carabiniers consignés dans
leurs casernes, et l'on a dû reprendre d'assaut une
barricade, comme l'indique notre gravure.

Des deux côtés, hélas ! de nombreuses victimes
ont payé de leur vie cette émeute, qui menaçait de
tourner à la révolution. M. Buls lui-même, le
respectable bourgmestre de Bruxelles, a failli y
trouver la mort.

Enfin, la proposition Nyssens ayant été adoptée,
l'émeute s'est calmée comme par enchantement.
On sait que la proposition Nyssens implique le
suffrage universel pour vingt-cinq ans, en même
temps que le vote plural.

Aussitôt, la garde civique a été licenciée, le parti
ouvrier a repris son travail en se promettant de
recommencer la petite fête à la première occasion.



From Harper's Magazine.

Copyright, 1890, by Harper & Brothers.

SUR LE PARCOURS DU C.P.R. — LES TROIS SŒURS (MONTAGNES ROCHEUSES)

UNE PAGE D'HISTOIRE



ES journaux annonçaient récemment que le capt. Oscar Pelletier, de la batterie "B," de Québec, vient d'être envoyé en Angleterre pour assister aux manœuvres de l'artillerie.

On ne pouvait faire un meilleur choix, et nous en félicitons cordialement le jeune et brillant officier canadien.

Cette nomination arrivant à la même époque où, il y a huit ans ce printemps, nous étions ensemble dans le Nord-Ouest, lors de la rébellion de 1885, nous avons pensé qu'il serait intéressant pour le lecteur et ceux qui s'occupent d'histoire—avis à Benjamin Sulte—de cueillir une page parmi ce les intitulées : *Quinze ans de vie militaire au Canada*, et de la livrer actuellement à la publicité, en attendant que l'ouvrage entier paraisse.

Après avoir traversé la prairie émaillée de perce-neiges, d'os blanchis de buffalos, et quelquefois agrémentée d'un incendie occasionné par l'allumette d'un fumeur imprudent, incendie qui se serait répandu comme les laves du Vésuve, si le sol, encore mouillé à certains endroits, n'avait arrêté le fléau ravageur, nous arrivâmes en vue de Battleford.

A peine arrivés sur le plateau, d'où on aperçoit Battleford, les sauvages faisaient un feu de joie de la maison du juge Rouleau.

—Les canailles ! me dit Pelletier, ils ne perdent rien pour attendre.

—Vous pourriez bien vous tromper, lui dis-je, car ils sont plus dangereux que vous ne le pensez.

—Taisez-vous donc, me répondit Pelletier, alarmiste que vous êtes, vous allez effrayer nos hommes.

Je ne dis mot, mais étant donnée la topographie du pays, sachant en outre que les Indiens, tous comme les Soudanais que je venais de quitter,

sont plus à craindre que des troupes civilisées,—et ils l'ont bien prouvé—je n'en caressai pas moins amoureusement la crosse de mon revolver, quoique revêtu du signe de la Convention de Genève, signe qui défend à tout attaché d'ambulance de porter des armes, à moins toutefois qu'on ne soit en pays sauvage comme nous nous y trouvions.

Le 2 mai, vers huit heures du matin, à Cut Kniffe, Pelletier tombait blessé à la cuisse par une balle indienne.

Je l'écrivis de suite à son père, l'honorable sénateur Pelletier, et j'écrivis aussi quelques notes intimes et chaudes du moment à Sulte, historien tenace qui passe tout au crible. Si je me le rappelle bien, je lui écrivis ceci, sans toutefois vouloir critiquer les gens d'alors ni d'a présent. "Nous sommes allés pour surprendre les sauvages, et ce sont eux qui nous ont surpris, etc." Jugez-en.

Conduits par des éclaireurs qui avaient la prétention de bien connaître le pays et qui étaient grassement payés pour le connaître, nous partîmes de Battleford le 1er mai, vers trois heures de l'après-midi. Le soir, vers neuf heures, tant pour reposer les hommes que les chevaux et nous reconforter, nous fîmes une halte d'à peu près deux heures dans une prairie entourée de bois. Les feux furent allumés pour faire du thé, et à la lueur des flammes et des rayons de la lune qui scintillait sur le givre de la verdure naissante, les imaginations ardentes de nos jeunes guerriers voyaient passer des milliers de fantômes rouges sur des chevaux noirs. On croyait déjà voir les Indiens, et d'un simulacre, épaulant les carabines, on les couchait tous à terre. Il n'en devait rester pas un seul. On se remit en route, quelques-uns marchant pour se réchauffer, les autres, restés dans les voitures, que le cahotement accidenté du terrain empêchait de dormir en les laissant transi de froid. Nous avançons toujours silencieusement et confiants quand, arrivés au sommet d'un monticule, nous fîmes reçus par un coup de feu.

—C'est là ! s'écrièrent les éclaireurs, tant par acquit de conscience que pour prouver qu'ils connaissaient bien le chemin.

C'étaient les Indiens, campés de l'autre côté du monticule, et dont nous étions séparés par une

coulée, qui, d'un coup de carabine, nous souhaitaient *good morning* !

Nous qui allions pour surprendre, la tête de la colonne recevait le premier coup de feu, et cela, alors qu'il y avait encore des hommes à moitié endormis dans les dernières voitures qui étaient au bas du monticule, avant qu'il y ait eu la moindre combinaison d'attaque et de défense, et avant que l'ambulance ait été organisée, nous comptions déjà plusieurs blessés. En un clin d'œil, la coulée qui aurait dû être envahie par nous, l'était par les Indiens, qui dirigeaient sur nous un feu convergent des plus sûr et des plus intelligent.

C'est alors que la sarabande commença. Quel tonnerre ! grand Dieu !... Les Indiens, cachés dans la coulée ou derrière le taillis qui était fort épais, tiraient sur nous qui étions à découvert, avec la prudence et la sûreté de Gérard tirant un lion ; changeant souvent de place en se glissant sous le taillis comme des fauves ; suspendant des couvertures au haut d'une perche qu'ils agitaient, ils nous déroutaient, nous donnaient le change, car nous tirions sur leurs mannequins tandis qu'eux tiraient sûrement sur nous. Et les balles sifflaient, les morts tombaient, les blessés arrivaient à l'ambulance que j'avais organisée, seul, presque miraculeusement, ce qui m'a valu depuis l'estime sympathique du chirurgien major Frédéric Strange qui m'écrivait il y a quelques années que sans moi il n'aurait pu faire grand'chose.

Si je cite ce fait qui m'est personnel, c'est que j'ai eu tant de déboires dans la vie militaire, vie à laquelle je m'étais dévoué, que j'ai besoin d'un bon souvenir pour oublier les méchants et leurs haines contre ceux qui ne hurlent pas avec eux et pour eux. Moi, jamais, car j'ai horreur du masque !...

Malgré leur désavantage, quoiqu'ils eussent dû avoir l'avantage par le nombre et l'armement, la lutte était chaude et nos hommes pleins de courage.

Un homme que je citerai toujours avec respect, et dont le souvenir est profondément gravé dans mon cœur, le brave major Short, qu'on ne remplacera jamais quant au cœur, à la bravoure et aux qualités chevaleresques, était toujours et partout où le danger était le plus imminent, encourageant les hommes, les excitant, faisant le coup de feu et

prêt à faire une charge sur les Indiens si l'ordre en avait été donné, et comme il l'aurait fallu, m'a dit depuis le missionnaire qui accompagnait Poundmaker, car l'Indien a une peur effrayante de l'arme blanche.

Le capitaine Ruthford, non moins vaillant, lui aussi, se glissait comme un serpent sous le canon pour introduire la charge dans la pièce ; Pelletier, l'exalté de la gloire militaire, recevait une balle dans la cuisse ; Reynold, un jeune lion, aussi courageux sur le champ de bataille qu'à l'ambulance, se faisait broyer le bras ; Gaffney, un ancien *blue-jacket*, recevait une balle dans le poignet ; Morton, Sprackman, Waker, étaient gravement blessés ; Rodgers et son ami des *Sharpshooters*, d'Ottawa, se faisaient tuer ; Dodds, de Battleford, aussi ; Lowry et Burke, de la police montée, devaient mourir le lendemain et, souvenir consolant, Burke, à peine dans l'ambulance, sentant qu'il n'en avait pas pour longtemps, me demandait de prendre un livre de prières dans sa poche et de le recommander à Dieu... Il y avait aussi le sergent Kerley, Cléments, Walsh, devenus depuis aussi braves Montréalais qu'ils étaient braves soldats.

Enfin, il y eut beaucoup d'autres blessés, beaucoup de carnage, et comme nous fléchissions et que nous étions forcés de battre en retraite, car nous n'avions plus de munitions, — nous n'en avions tiré que vingt mille depuis quatre heures du matin à midi ! — nous allions subir une catastrophe.

Comme on doit respecter l'histoire, je raconte. Voyant que nous battions en retraite, les Indiens nous poursuivirent de si près qu'ils ont failli nous prendre un canon. Leur intention était de prendre une autre direction, de couper un pont de glace sur lequel nous devions passer pour revenir, et de nous massacrer à la sombreur de la nuit.

Seul, Poundmaker s'y opposa. Je tiens le fait du missionnaire qui accompagnait la tribu.

Je le tiens aussi du R.P. Lacombe, car, étant revenu une seconde fois dans le Nord-Ouest après avoir ramené les blessés dans leurs foyers, je fis la rencontre du R.P. Lacombe et de Poundmaker, qui sortait de prison, à qu'Appelle. Heureux de cette rencontre, je priai le révérend Père, qui m'a confirmé le fait, de remercier Poundmaker, lui, sauvage, de sa générosité envers des gens civilisés, et nous bûmes un verre de cidre et fumâmes un cigare en l'honneur de la paix !

Pour finir, je dois dire, et je tiens encore le fait du missionnaire de la tribu de Pounkmake, que les Indiens étaient à peu près soixante et qu'ils ont eu trois tués et trois blessés.

Quant à nous, nous étions beaucoup plus nombreux, nous avons eu plus de morts et plus de blessés ; nous avons tiré à peu près vingt mille coups de feu, mais nous avons empêché la jonction de Poundmaker avec Riel !...

Anton P. Labat

LA FLEUR DU SOUVENIR

A MA CHÈRE HERMINE

Quand tout s'est dispersé au souffle impétueux du temps ; que les années dans leur course rapide ont entraîné à leur suite rêve et réalité ; que tout dans le passé s'est effacé pour faire place au présent ; enfin, quand tout a disparu comme disparaissent les dernières lueurs du crépuscule, et que l'âme restée dans l'ombre cherche en vain quelque part un filet de lumière en se heurtant ici et là, ne rencontrant toujours que l'obscurité, elle s'arrête toute palpitante des chocs qu'elle a reçus et tombe anéantie attendant et cherchant encore du regard. Mais à l'instant, un point lumineux perce les ténèbres qui l'environnent et paraît à ces yeux comme une étoile au milieu d'une nuit profonde. Et voilà qu'à cette faible lueur elle retrouve pour ainsi dire, tout son passé, elle se rappelle tout avec une ivresse ineffable, il lui semble même entendre jusqu'à l'harmonie des fêtes disparues. Les derniers sons d'un prélude aimé arrivent encore doucement à ses oreilles comme

une psalmodie lointaine. Elle croit, pour un moment, circuler sous les lustres éblouissants, emportée dans le tourbillon d'une danse vive et respirant au milieu de cette atmosphère chargée de parfums.

Oui, tout cela passe devant ses yeux avec rapidité ; mais il y a au fond de son cœur un souvenir vivace qui semble vouloir demeurer toujours : ce sont les heures délicieuses passées au coin du feu, au milieu d'êtres chers, et les causeries intimes sous le ciel bleu diamanté, quand tout dans la nature semble dormir, et que du feuillage des arbres mollement balancés s'échappent comme de longs soupirs. Une voix connue murmure à son oreille. Est-ce un rêve ?... Est-ce le retour du passé ?... Elle ferme les yeux pour prolonger cette douce illusion et lorsqu'elle les rouvre enfin à la réalité, il en tombe une larme qui allège son cœur, car en quelques instants elle a vécu des années.

Quelle est donc cette étoile consolatrice qui apporte ainsi à l'âme, avec la pâle clarté de ses divins rayons, l'illusion du bonheur ? Cette fée enchanteresse, cette fidèle amie du cœur, c'est la fleur aimée du souvenir.

VIOLETTE.

M. CHALLEMEL-LACOUR

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DU SÉNAT FRANÇAIS

Paul-Armand Challemeil-Lacour, le nouveau président du Sénat, est un Normand. Il est né à Avranches, le 19 mai 1827. Il fit d'excellentes études au lycée Saint-Louis, à Paris, et entra à l'École normale supérieure en 1846. Il professa ensuite dans différents lycées de province.

En 1852, lors du coup d'Etat, Challemeil-Lacour protesta énergiquement contre l'odieux attentat.

On le proscrivit. Il se fixa en Belgique et ne reentra en France qu'après l'amnistie de 1859. Il collabora alors à la *Revue Nationale*, à la *Revue des Deux-Mondes*, dont il fut gérant pendant quelques mois, etc.

Devenu directeur de la *Revue politique*, recueil qui fit une vive opposition à l'Empire, il fut poursuivi en 1868 pour avoir ouvert, dans la *Revue*, une souscription destinée à élever un monument à Bandin, et condamné à 2,000 francs d'amende.

Le lendemain de la chute de l'Empire, le 5 septembre 1870, M. Challemeil-Lacour fut nommé préfet du Rhône.

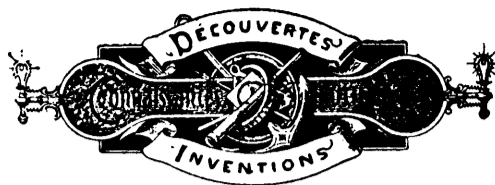


Il donna sa démission de préfet, le 5 février 1871. Avec Gambetta, il fut l'un des fondateurs du journal *La République française*.

Il fut élu député dans les Bouches-du-Rhône, le 7 janvier 1872. Il siégea à gauche.

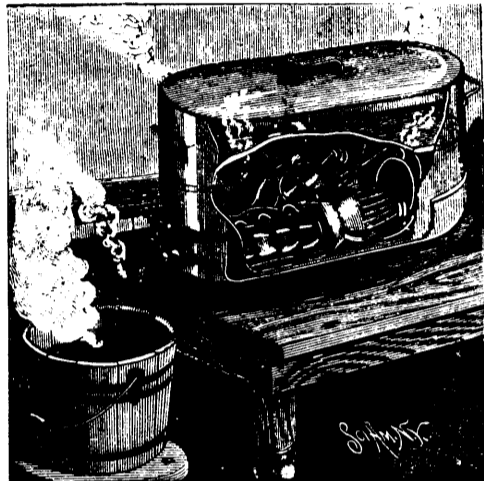
Après la dissolution de l'Assemblée nationale, M. Challemeil-Lacour fut porté par les républicains, candidat au Sénat dans la Bouches-du-Rhône. Orateur de premier ordre, il fut élu sénateur le 30 janvier 1876. Depuis, il n'a cessé de faire partie de cette assemblée. Il a été ambassadeur à Londres, puis ministre.

Les petites idées habillées de grandes phrases nous font penser aux enfants en robes trop longues. —MARIE VALYÈRE.



LA LAVEUSE DE VAISSELLE AMÉLIORÉE

Une invention simple et peu coûteuse, écrit le *Scientific American*, de New-York, vient d'être brevetée par Mme Eliza A. H. Wood (décédée) et Mme Minnie Wood Gordon. La laveuse consiste en une bouilloire ordinaire placée sur berceaux faits pour la laveuse, la vaisselle est placée, comme l'indique notre gravure, dans la bouilloire de manière, que pendant le bercement elle ne se brise pas, un couvercle en fer-blanc fait pour entrer dans la



bouilloire repose sur la vaisselle, et un autre couvercle, aussi en fer-blanc, ferme la bouilloire ; un robinet pour vider la bouilloire est placé au bas. Pour laver la vaisselle, après l'avoir bien placée, il faut y mettre de l'eau bouillante avec un peu de savon ou poudre de savon (*washing powder*) et en berçant pendant quelques minutes on obtient le résultat voulu.

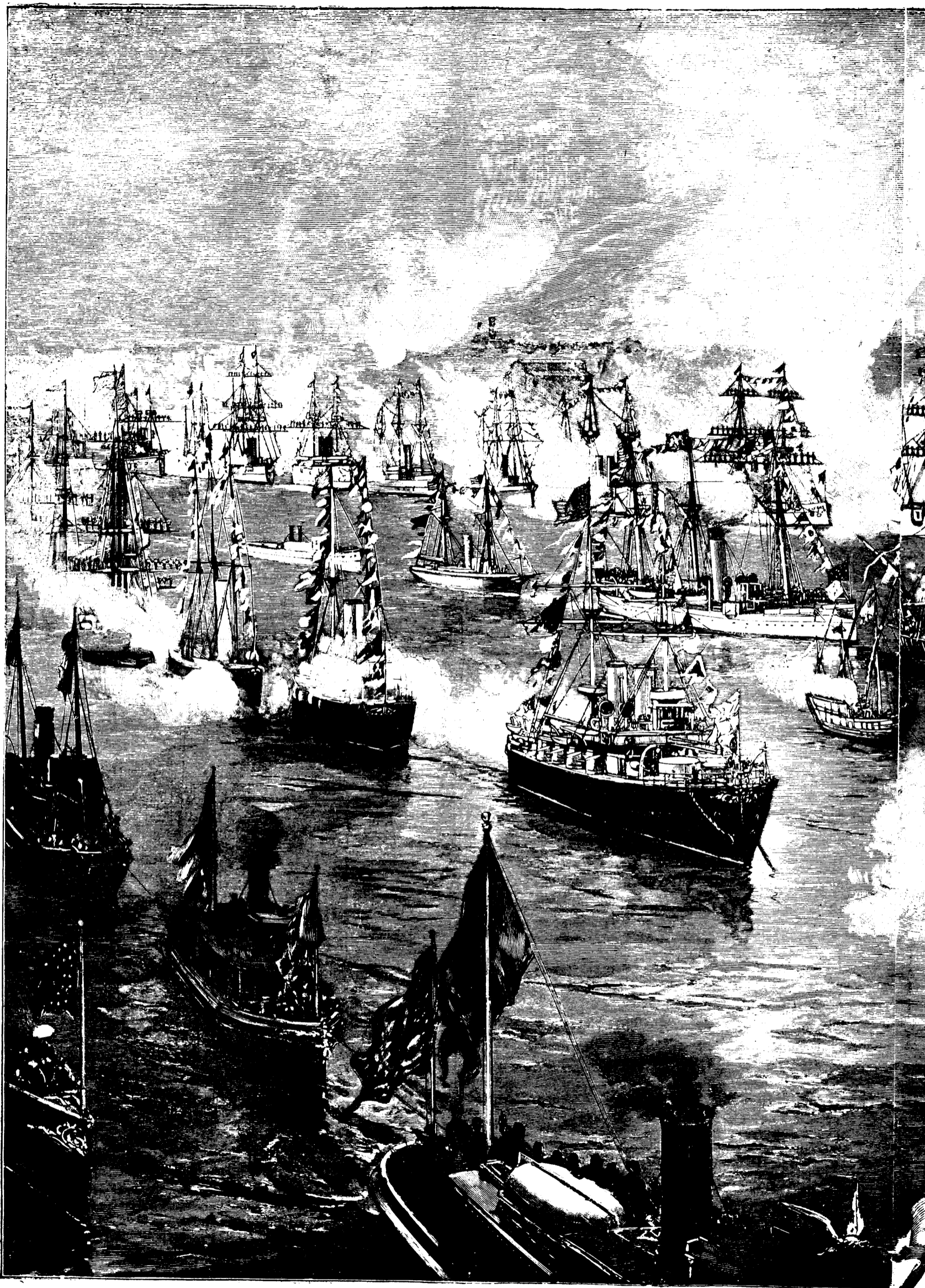
UN NOUVEL INSTRUMENT DE MUSIQUE

M. George S. Mudge, de Bettsville, Ohio, Etats-Unis vient d'inventer un instrument musical appelé le pneumatone (du grec *pneuma*, air ou souffle). L'instrument consiste en un mince disque fait préférentiellement de celluloid, la partie du haut, faite pour recevoir une petite plaque en métal, ayant une ouverture comme on voit dans la gravure. Cette petite plaque est retenue par une vis servant

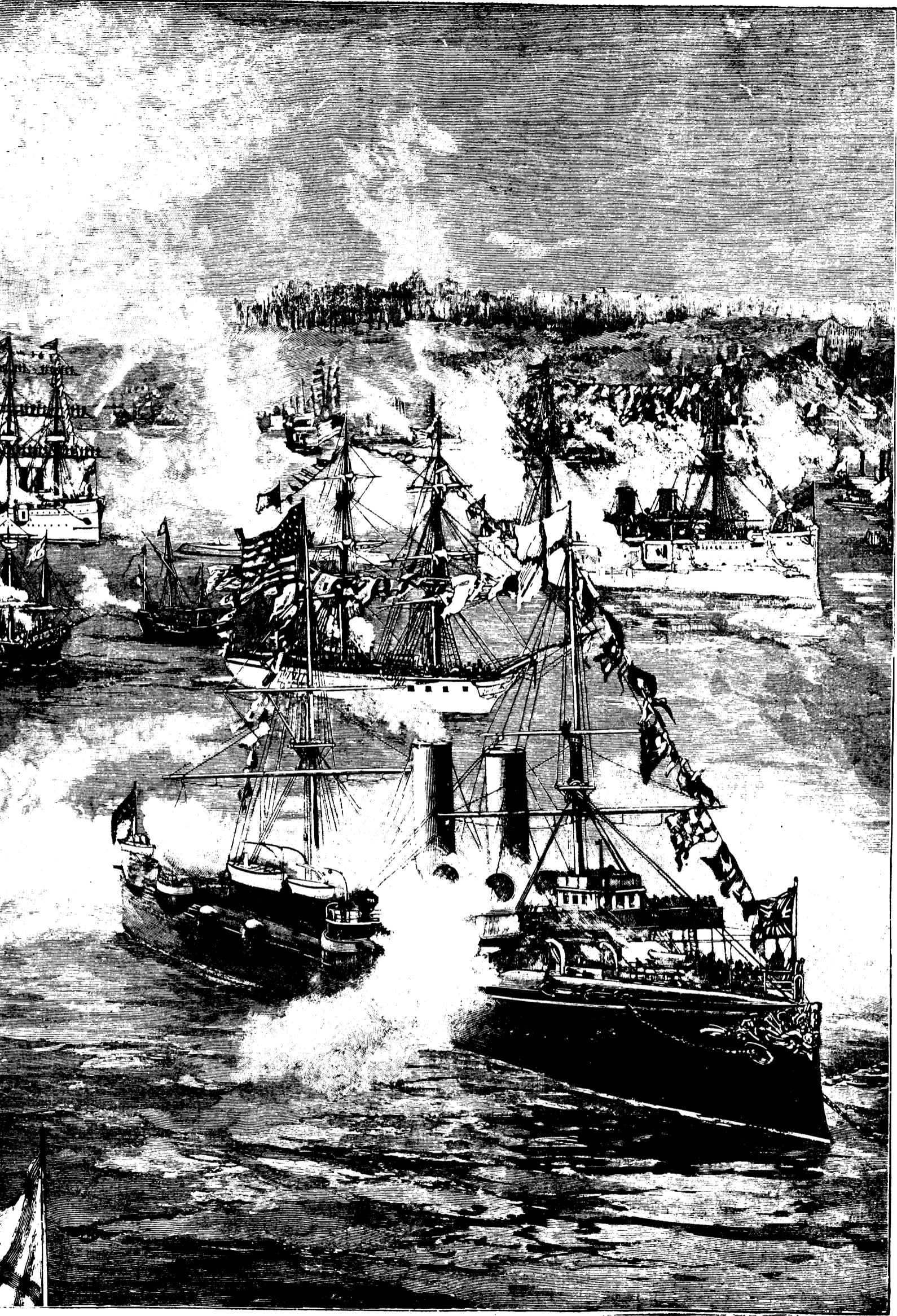


à placer la plaque dans la position désirée, puis, par une autre vis placée plus bas autour de laquelle est enroulé un fil de fer en spirale, servant de ressort ; c'est en pressant avec le pouce sur cette dernière vis qu'on obtient les divers sons du *pneumatone*.

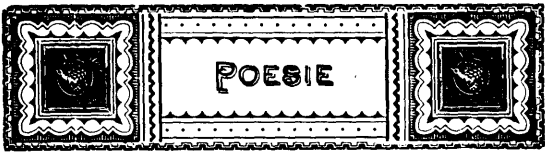
Le pneumatone a six pouces et demi de longueur et un pouce et demi de diamètre, ce qui le rend très commode, puisqu'on peut toujours le porter sur soi. —J.-ALCIDE CHAUSSÉ.



Le Dimitri Donskoi Le Tartar La Magicienne L'Australia Les Cara
L'EXPOSITION COLOMBIENNE.—La grande revue navale : Le "Dolphin," portant le prési



velles
dent des Etats-Unis et sa suite, longe les lignes des navires.—Dessin de M. Frank H. Schell



SANS ECHO

L'ombre des rideaux de satin
A longue effilure
Met une pâleur sur son teint,
Un reflet blond sur le châtain
De sa chevelure...

Souvent je refais ce chemin,
Le cœur tout plein d'elle,
Pour un seul baiser de sa main,
Pour rêver jusqu'au lendemain
Combien elle est belle.

Mais, rien !... Peut-être, et qui le sait,
Est-elle adorée ?
Mais, peut-être, sous son corset,
Son âme qu'une voix pressait
Déjà s'est livrée,

Le jour où son regard joignit
Celui du jeune homme
Que tout bas son âme bénit,
A qui, tout bas, elle s'unit,
Que bas elle nomme !

Voilà, pauvre amant incompris
De cette Hespéride,
Pourquoi jamais je n'ai surpris,
Lorsque je l'admirais, épris,
Qu'un regard aride !

Jules Verne

LE DRAPEAU



vain et n'avait servi qu'à arroser cette terre où les héros naissent comme les blés dans un terrain fertile.

Au moment où commence ce récit, beaucoup de désastres étaient survenus ; néanmoins, la lutte continuait toujours, vive et ardente, de part et d'autre.

Un régiment était dans la plaine. Sur la figure de ces enfants de la France on lisait la souffrance, la fatigue, la faim, la honte de la défaite, mais non le désespoir ; fidèles à la fière devise de leurs aïeux les Gaulois, ils espéraient contre toute espérance. Si la victoire n'a point couronné leurs efforts, ils ont montré la vaillance de leur cœur. Le froid est vif, et ils n'ont presque pas de vêtements ; ils marchent dans la neige et la glace sans chaussures, mais pas une plainte ne s'échappe de leur poitrine, le malheur qui les frappe redouble leur vigueur et leur courage.

Hier, ils ont combattu vaillamment ; aujourd'hui, ils doivent fuir devant un ennemi de beaucoup supérieur en nombre. Ils entendent encore de temps à autre le bruit du canon qui retentit au loin, semant la mort et le deuil dans leur bien-aimée patrie.

Ce bruit terrible se rapproche ; ils ont été signalés par les éclaireurs prussiens, un combat va avoir lieu ; un véritable combat de géants tels qu'on en a vu accomplir par les Français de tous les temps. Ils pressent le pas pour retarder ce moment terrible, car ils savent que leurs ennemis sont nombreux et eux sont si faibles et si fatigués ! Mais à midi, le crépitement de la fusillade se mêle

au bruit prolongé des canons, la plaine se couvre de blessés, d'agonisants et de mort. L'air retentit des plaintes, et des ruisseaux de sang coulent dans les fossés de la route. La riposte des Français est terrible, car ils se battent avec le courage du désespoir ; ils sont décimés par leurs ennemis, et les vivants vengent cruellement ceux qui tombent dans la poussière. Mais, peut-on résister au nombre ? Ils sont tout au plus soixante survivants lorsque, fatigués de carnage, ils sont forcés de remettre leurs armes et leur drapeau au pouvoir d'un barbare qui, sans égard pour leurs souffrances, les conduit prisonniers en Allemagne.

Voilà donc où ont abouti ces efforts de courage et de bravoure ! Voilà un drapeau français qui ira flotter dans un arsenal allemand et rappeler à la postérité la honte d'un échec ! Ce drapeau, sur lequel sont inscrits en lettres d'or de si beaux, de si glorieux faits d'armes, se voit souillé par une défaite qui, pourtant, ne manque pas de gloire ! Ce drapeau, qui a porté le flambeau de la liberté chez tous les peuples de la terre, assistera donc au triomphe d'un tyran ? Non, un avenir si triste ne peut être réservé à une si glorieuse image de la Patrie.

Allemands, cessez vos réjouissances ; vous ne devez pas posséder longtemps un si beau trophée ; s'il est en votre pouvoir, c'est que le Tout-Puissant l'a permis, afin qu'un nouveau fait, plus glorieux que tous les précédents, doit être inscrit encore sur ce lambeau d'étoffe qui flotte sur la tête de nos jeunes conscrits.

Le capitaine A. P. . . . , que vous amenez parmi les prisonniers, va vous montrer de quoi est capable un patriote français. Vous allez être les témoins d'un trait de bravoure unique dans les annales militaires.

Un soir, c'était un dimanche, après une longue course on était arrivé dans le petit village de L... On donna quelques bottes de paille aux prisonniers pour y passer la nuit ; les vainqueurs s'attablèrent pour boire de nombreuses bouteilles de vin capiteux de la Champagne. Les bouteilles se succédaient, les têtes s'alourdissaient, les soldats prussiens n'avaient plus la force de se tenir sur leurs jambes ; ils roulèrent sous la table, d'autres se couchèrent sur leurs coudes et sur les bancs de la salle et tous s'endormirent du lourd sommeil de l'ivresse.

Le capitaine A. P. . . . , voyant tout endormi autour de lui, le drapeau français placé dans un coin de la chambre, conçut une idée, téméraire pour tout autre qu'un Français. Mais qu'y a-t-il d'impossible à un patriote ne connaissant que son devoir ? Il se lève sans bruit, va au coin où était déposé le drapeau de son régiment, le prend ; il s'empare aussi d'une des carabines rangées en faisceau et va courir dehors ; la sentinelle qui se réveille en ce moment même, veut lui barrer le passage, mais le capitaine lui saute à la gorge, et avant que le soldat n'ait prononcé une syllabe il lui plonge sa baïonnette dans le cœur.

Il s'élançait dans la nuit profonde, il court, il se met autant que possible, hors de la portée des balles qui vont pleuvoir tout à l'heure autour de lui ; il ne sent plus sa fatigue, car il porte l'image de sa patrie et l'enlève à ses ennemis avec une audace inouïe.

Il est déjà loin lorsqu'on s'aperçoit de sa disparition. Il a couru toute la nuit ; le jour venu, il s'est caché dans une vieille citerne sans eau. Quant au drapeau, il a creusé dans un ruisseau une rigole, en se servant de ses mains, l'a placé dans cette cachette et l'a recouvert avec la terre humide. La boue qui va le salir lui paraît moins déshonorante que la honte d'appartenir à des Prussiens.

La nuit avait à peine étendu ses voiles sombres sur la terre qu'il reprend sa fuite, et le lendemain, aux premiers feux de l'aurore il est assez heureux pour voir l'armée française qui campait dans la plaine. Il arrive tout essouffé, à demi mort de fatigue, raconte sa belle action avec une modestie sublime, comme s'il s'agissait d'un fait ordinaire, et remet le drapeau au général français. Celui-ci, ému par un tel récit, ne put retenir une larme qui roula sur sa joue brunie par le feu de dix batailles, et, comme une perle, resta suspendue sur sa moustache grisonnante. Ensuite courant au capitaine

les bras ouverts il l'embrassa longuement, et détachant une des croix d'honneur qui brillaient sur sa poitrine, il la mit sur l'épaule du capitaine, en lui disant :

— Parmi tous les braves qui voient briller cette récompense sur leur cœur, peu ont le droit de se dire plus méritants que vous. Je vous signale à tous comme le brave des braves.

Un murmure d'approbation et des applaudissements répétés, des officiers présents, accueillirent les paroles du général.

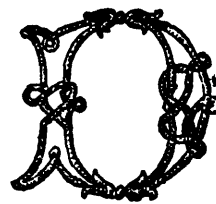
O France, ma bien-aimée patrie, essuie tes pleurs, tu fus dans le deuil, mais tu peux, néanmoins, être fière de tes enfants ; ils ont combattu avec courage, avec honneur et avec gloire ; quoique vaincus par le nombre, ils sont toujours dignes de toi ; cela peut te consoler de la défaite, car un pays qui a produit de tels hommes n'est pas près d'être réduit à l'impuissance et de se voir partagé par ses vainqueurs ; la défaite ne peut servir que pour te relever d'un échec d'un moment et briller, aux yeux du monde surpris, d'un nouvel éclat et d'une nouvelle gloire. Cet éclat et cette gloire, tu le verras, je l'espère, au moment de la revanche.

Paul Calmet.

Armissan (France), 1893.

GARÇONS ET FILLETTES

(FANTAISIE)



DANS le joli petit village de L..., coquettement situé sur les bords de la rivière des Mille-Iles, se trouve, à demi cachée sous l'épais feuillage de hauts peupliers, une antique maison de pierre, aux solides assises, avec une longue et large galerie sur la façade.

Cette résidence, autrefois le berceau d'une nombreuse famille, n'est habitée aujourd'hui, durant la plus grande partie de l'année, que par une vieille dame, bientôt octogénaire, et une de ses filles qui est restée à ses côtés pour être la consolation de sa vieillesse.

Mais, chaque année, quand sonne l'heure du repos et que les vacances ramènent à la maison paternelle les oiseaux envolés, cette demeure se peuple de tout un petit monde. Ce sont les petits-enfants, voire même les arrière-petits-enfants que la grand'maman invite à passer quelques semaines sous son toit. Elle aime à voir folâtrer leurs joyeux essais autour de ce vieux nid depuis longtemps déserté. Elle semble revoir ses propres enfants et que de souvenirs hantent sa mémoire ! Et comme elle est heureuse, la grand'maman !

Ce séjour, que tous entrevoient de longs jours à l'avance, est aussi une occasion favorable pour les cousins et les cousines de se connaître plus intimement et de resserrer les liens d'amitié entre les membres de cette famille, disséminés un peu partout. Les cousins de la ville et leurs gentilles sœurs y rencontrent les cousines de la campagne et leurs frères. Ce mélange, cependant, laisse poindre des caractères bien différents.

Les garçonnetts passent tout le jour à s'amuser, ci et là, au dehors. Tantôt sur le sable jaune et brûlant du rivage, ils font la cueillette des limaçons aux merveilleuses spirales et rivalisent d'habileté à faire bondir le caillou sur la surface polie de la rivière ; tantôt ils pêchent le goujat argenté, ou plus justement ils écoulent de longues heures à tremper du fil à l'eau. Parfois, ils vont dans les prairies et sur la lisière de la sombre et mystérieuse forêt cueillir les fraises et les framboises qu'ils apportent dans de jolies corbeilles en écorce, pour les partager avec la grand'maman, la bonne tante et les cousines.

Le soir venu, exténués de fatigue et halés par un ardent soleil de juillet ils sont bien aise de se reposer, mais pour recommencer leurs jeux le lendemain.

Ainsi s'amuse Raoul, Edouard, René, Alexandre, Albert et plusieurs autres.

Seul, Charles, cousin de la ville, à la constitution délicate, s'abstient de courir avec les bruyants cousins, il préfère, l'efféminé, demeurer avec les fillettes, sous le frais kiosque du jardin. Il aime, dit-il souvent, à prêter l'oreille à leurs propos naïfs, à régler les cas de dispute qui s'élèvent entre elles. Rien ne lui fait plaisir comme de caresser de la main leurs soyeuses chevelures ou de détacher du rosier la rose fraîche éclose et de la leur offrir. Lorsque, ensemble, ils jouent au petit ménage, Charles s'étudie à faire soit le papa soit le galant petit mari ; et que sais-je encore ? Mais tout ceci n'est pas vu d'un bon œil par les cousins, et Charles est l'objet de leurs taquineries et je sais plus d'un qualificatif qu'il n'aime pas à voir accolé à son nom. Maintes fois les cousins simulent les pompiers, l'alarme est sonnée près du kiosque et nos intrépides, sous prétexte d'arrêter les ravages de l'incendie, bouleversent tout sur leur passage, au grand déplaisir des cousines et de papa Charles. Et que d'autres malices encore ils lui font.

Un midi, ils sont tous à table et racontent à la grand'maman attentive les joies de la matinée, quel plaisir ils ont eu à voir bondir l'agneau candide près de sa mère, ou comme a été heureuse la poursuite du papillon dans les prés fleuris.

—Et toi, mon Charles, demande la grand'maman, qu'as-tu fait ?

Celui-ci se contente de jeter un doux regard vers ses cousines qui lui sourient.

—Je crois bien, dit l'intelligente grand'maman, que tu aimes ça, toi aussi, les petites chèvres ?

—Grand'mère, qu'est-ce à dire, aimer les petites chèvres, demande Charles ?

—Comment, tu ne sais pas encore ça !

—Nous aussi nous l'ignorons, disent cousins et cousines.

—Eh bien ! mes enfants, oyez une histoire.

Le bruit des fourchettes et des cuillers cesse, — "pendent opera" — dirait notre ami Virgile et ajoutons avec lui :

"Conticuer omnes intente ora tenebant."

"Il y avait une fois — commence-t-elle, selon la formule indispensable à la véacité d'un conte — un père et une mère à qui Dieu, après leurs nombreuses et ferventes prières, avait accordé un joli petit garçon.

L'enfant reçut au baptême le nom d'Oscar.

Dans leur joie et leur reconnaissance pour un si grand bienfait, les parents manifestèrent vivement le religieux désir de voir un jour leur fils devenir un ministre du Seigneur et, dès lors, ils nourrirent cette sainte et légitime espérance.

Le bébé devint grand.

Le papa et la maman ne cessèrent de lui prodiguer les soins les plus tendres ; et afin de rendre plus facile le développement de cette vocation tant souhaitée, ils résolurent de l'élever sans contact aucun avec les fillettes et les autres personnes du sexe, si ce n'est avec sa mère. Un caprice !

La maman, dans son ardente piété, dirigea délicatement vers Dieu l'exercice naissant de la raison de son fils, imprimant dans sa jeune âme les croyances élémentaires de la foi et disposant son cœur aux choses saintes.

Heureux, disent les auteurs de la vie spirituelle, l'enfant à qui Dieu fait le don inappréciable d'une mère sincèrement chrétienne. Elle est l'ange visible qui protège son berceau, la lumière douce et sereine qui plus tard éclairera sa route à travers les obscurités de la vie et le gardera des précipices qui bordent le chemin.

Mais, mes petits cœurs, une maman ne doit pas non plus pousser à l'excès les soins et la prudence que lui dicte son amour de mère ; car il y aurait de graves inconvénients.

Or, bel enfant au physique s'il en fût jamais, Oscar avait atteint ses huit ans sans savoir ce que c'était qu'une petite fille.

Bientôt arriva pour lui le temps de se préparer à recevoir en nourriture le Pain des anges. Dans cette circonstance encore, ses pieux parents firent tout en leur pouvoir pour l'initier saintement au mystère ineffable de l'Eucharistie.

Il ne restait plus qu'à le gratifier d'un cadeau comme c'est l'usage dans les familles à l'aise, au jour de la première communion. Pour l'achat de

ce présent, il fut décidé que le père irait à Montréal, accompagné de son fils Oscar.

Le jour convenu, ils se rendent en voiture sur un des boulevards de la métropole, où s'échelonnent dans leur diversité de si splendides magasins de nouveautés. Ils s'arrêtent devant une brillante vitrine, descendent de voiture et vont admirer ces milliers d'objets étalés avec art et capables de satisfaire tous les goûts, quelque fantaisistes qu'ils soient.

— Considère tous ces jouets, mon fils, dit le papa, et choisis celui qui, entre tous, te plaira le mieux. Je te l'achèterai.

Oscar ébahi à la vue de si belles choses, promène ses yeux sur toutes successivement et les trouve également dignes de son choix. Aussi est-il dans un grand embarras.

Sur ces entrefaites, s'arrête, en face de la même vitrine, tout à côté de lui, une fillette au joli minois et portant libre sur ses épaules une blonde et ondoyante chevelure. Celui-ci détourne la tête et regarde, étonné, cet objet tout nouveau.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande-t-il à son papa, lui désignant du geste celle qui était l'objet de sa curiosité.

Le père qui avait tout observé ne sait que répondre.

— Dis, père, dis, qu'est-ce que c'est ?

— C'est une petite chèvre, répond-il, embarrassé.

— Oh ! . . . veux-tu m'en acheter une pour ma première communion ?

Cette demande vous fait rire, mes espérances, ajoute la grand'maman, pourtant ce n'était que la nature qui recouvrait ses droits, car quoique l'on dise, quoique l'on fasse, l'homme et la femme, dans les desseins de Dieu, sont faits l'un pour l'autre.

— Comprends-tu maintenant, Charles, pourquoi je te disais, il y a un instant, que tu aimais les petites chèvres ?

Oui, grand'maman, et je n'ai pas à le regretter.

— Non, certainement, cet attrait est précoce chez toi, je t'en félicite ; et vous, mes gamins, embrassez vos cousines.

Elles se font rares les grand'mamans comme celle-là.

Jacques Beaumont

NOTES ET FAITS

Une légende de Normandie

Un astronome vous dira pourquoi le mois de février n'a que vingt-huit jours. Voici la raison qu'on en donne en Normandie.

Février était dans sa jeunesse, un joueur forcené. Bien qu'il perdît sans cesse, il remuait constamment les dominos. Un jour, aux trois quarts ruiné, il engagea une dernière partie avec ses camarades janvier et mars. Ceux-ci gagnèrent. N'ayant plus d'enjeu, il leur céda un jour à chacun.

Et voilà pourquoi janvier et mars ont trente et un jours et que février n'en a plus que vingt-huit.

* * * *

Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

La femme est toujours charmante : avant quinze ans, elle est divine et n'en sait rien ; avant vingt ans, elle est adorable et ne l'ignore pas ; avant trente ans, elle est exquise et le fait voir ; avant quarante ans, elle est délicate et veut qu'on le sache ; avant cinquante ans, elle est désirable et s'en fait gloire ; avant soixante ans, elle est aimable et le montre avec dignité ; plus tard, elle fait notre admiration, quand elle est bonne et indulgente. — FRÉDÉRIC BATAILLE.

J'ai une folle envie de savoir si beaucoup seront de mon avis : vingt-deux ans, voilà l'âge le plus charmant de la femme. — CLÉMENT.

* * * *

La force de l'habitude

Un seigneur russe voulut un jour faire comprendre à Pierre-le-Grand quelle était la force de l'habi-

tude. Il prit une feuille de papier, la plia, et, après avoir passé fortement l'ongle sur le pli, il la montra à l'empereur et lui dit :

— Vous êtes un grand empereur, vous pouvez tout ce que vous voulez, mais, essayez d'effacer ce pli, et voyons si vous en viendrez à bout.

Ce seigneur russe avait raison ; le pli que vous aurez une fois pris aura bien de la peine à s'effacer. Soyez persuadé que dans dix, dans vingt ans, vous retrouverez encore, chez vos anciens amis d'enfance, la plupart des habitudes que vous leur voyez aujourd'hui ; à cet égard il en sera de vous comme des autres.

Si telle est la force de l'habitude veillez sur vos enfants, afin qu'ils n'en prennent que de bonnes.

* * * *

Mai

Nom donné par Romulus à ce mois, en mémoire de la division du peuple en vieillards et en jeunes gens, ou, suivant une autre tradition, de *Maia*, fille d'Atlas, mère de la Nature, et de tous les dieux du second ordre. Ce mois avait Apollon pour divinité tutélaire. Les Romains désignaient le mois de Mai sous les traits d'un homme entre deux âges, vêtu d'une robe large et à grandes manches, tenant d'une main une corbeille de fleurs et de l'autre une fleur qu'il porte à son nez pour la respirer. Quelquefois on plaçait à ses côtés un paon, image naturelle de la variété des fleurs dont s'émaille en ce mois la robe de l'année. Quelques modernes lui ont donné un habillement vert et fleuri, une guirlande de fleurs, un rameau verdoyant dans une main, et dans l'autre le signe des Gémeaux entouré de roses ; emblème de l'action du soleil, dont la force est doublée. Le célèbre *Cl. Audran* l'a symbolisé, en représentant Apollon sous un berceau de cyprès, entouré de lauriers,



MAI en *Maia*, mère de Mercure, conduite par les Gémeaux

couronné du trépied et du serpent Python ; à côté sont la lyre du dieu et la flûte de Marsias. Des couronnes et des trophées d'instruments annoncent le dieu de la poésie et de la musique. Au-dessous du berceau sont les deux corbeaux, l'un blanc et l'autre noir, consacrés au dieu du jour et de la nuit. Le moderne sujet, que nous mettons ici sous les yeux du lecteur, représente *Maia* se promenant conduite par les Gémeaux.

Les *Gémeaux*, le troisième des douze signes du Zodiaque, qui représente selon l'ancienne mythologie, Apollon et Hercule l'Égyptien, ou, selon un autre mythologue, Triptolème et Jason, tous deux favoris de Cérès. D'autres les disent Amphion et Zéthus, fils de Borée. Mais les poètes s'accordent pour la plupart à placer dans cette constellation les deux Tyndarides, *Castor* et *Polux*.

Voulez-vous avoir une maison à votre goût ? Couvrez-en les murs intérieurs d'une tapisserie sur laquelle vous aimerez à fixer vos regards. Pour cela, allez chez G.-A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Ste-Catherine.

CHOSSES ET AUTRES

— Il y a 1850 villes éclairées à l'électricité aux Etats-Unis.

— La vie de Christophe Colomb a fait l'objet de l'étude de plus de 700 écrivains de différentes langues.

— La Société Royale du Canada, se réunira, à Ottawa, les 23, 24 et 25 mai prochain.

— Il y a en Californie 2625 arbres géants de bois rouge, dont le diamètre moyen est de trente trois pieds.

— La population catholique des sept diocèses de la Nouvelle Angleterre, (Etats-Unis nord) est de 1,385,005.

— Le Dr Oppel, célèbre géographe allemand, dit que 1,700,000 milles carrés de terres sont inhabitées ou n'ont pas de propriétaire.

— Des talons de caoutchouc ont été placés aux chaussures des soldats français, afin de faciliter la marche. Les essais ont donné une entière satisfaction.

— D'après la nouvelle loi belge, le suffrage n'est pas seulement universel, mais obligatoire. Tout citoyen qui s'abstiendra de voter sera condamné à l'amende.

— M. J. W. Palmer, de Londres, possède une chambre tapissée de 70,000 timbres postes forgés. Si ces timbres étaient réels, ils vaudraient \$5,000,000.

— M. l'abbé Casgrain publiera, au cours de l'été, un nouvel ouvrage historique sur les Acadiens. Cet ouvrage portera le titre : *Ile Saint Jean. — Ile du Prince Edouard — 1715-1758* et ce sous-titre : *Une seconde Acadie.*

— Le volcan St-Martin, au Mexique, éteint depuis plus d'un siècle, est en éruption depuis quelques jours. Les flammes sortent du cratère, et s'élèvent à une hauteur de mille pieds, produisant un spectacle grandiose. La lave descend en ruisseau sur les flancs du volcan et a déjà causé beaucoup de dommages.

— *L'Osservatore Romano* de Rome, vient de publier en français (langue dans laquelle ils ont été prononcés) tous les discours échangés entre le Souverain Pontif et les Envoyés extraordinaires des souverains à l'occasion du jubilé.

Et c'est cette langue française que tous les diplomates en Europe sont obligés de parler, c'est cette langue parlée par la première nation du monde, que nos fanatiques voudraient voir disparaître du Nouveau Monde !!

Qu'ils essayent un peu !!

— Chaque fois que l'empereur de Russie s'éloigne de sa capitale pour faire un voyage quelconque, une armée de 100,000 hommes est distribuée le long du chemin de fer par où il doit passer afin de prévenir toute tentative d'assassinat.

— Dans le Queensland, en Australie, vient de se passer un drame affreux. C'est bref, mais c'est étonnant : un enfant de dix ans se baignait dans le Banow, près de Trathford, en compagnie de son père et de sa mère, lorsque le malheureux fut brutalement happé par un alligator et entraîné au fond de l'eau. Le père

terrifié, mais gardant son sang froid, s'élança au secours de son fils, plonge hardiment vers le monstre, parvint à saisir une jambe de l'infortuné garçon sans pouvoir, malgré d'héroïques efforts, faire lâcher prise à l'alligator en train de dévorer sa proie. Lorsque l'énorme saurien revint à la surface de l'eau pour respirer, l'enfant n'est plus qu'un cadavre ou mieux qu'un débris sans nom. Témoin de ce drame affreux, la mère est devenue folle.

LA VÉRITÉ VRAIE

FORTE RECOMMANDATION, ET RECOMMANDATION POUR DEVENIR FORT

Certes il est important de s'assurer si ce qu'un homme dit est bien vrai.

On sollicite la critique la plus minutieuse sur la véracité des témoignages accordés à la Sarssepaille de Hood. Une spéciale attention est requise quant à la dignité des personnes dont les déclarations sont publiées par les propriétaires de ce médicament. Elles sont en évidence, soit par leur emploi ou leur caractère.

Il n'y a rien de merveilleux à ce que la Sarssepaille de Hood guérissent tant de maux. Il suffit de se rappeler que la plupart des désordres inhérents à notre chair proviennent de l'empoisonnement du sang, et que la Sarssepaille de Hood est sans égale pour l'épurer. Cela explique tout le mystère.

A part ces qualités curatives du sang elle contient les meilleurs toniques végétaux pour l'estomac, les diurétiques, les remèdes pour les rognons et le stimulant pour le foie. Cela en fait un spécifique excellent contre tous les désordres des organes, aussi bien que pour la fatigue, l'épuisement du système.

Sachant que la Sarssepaille de Hood est préparée avec tous les soins possibles et qu'elle possède des vertus curatives spéciales à elle, nous avons nous-mêmes entière confiance en elle et la recommandons au peuple.

ELLE RENFORCE LE FAIBLE

J'ai 72 ans. Depuis des années j'ai pris de la Sarssepaille et je sens que cela m'a fait beaucoup de bien. J'étais abattu, brisée de santé, et je pensais mon sang fort

appauvri. Je souffrais de débilité nerveuse et de maladie des rognons. La Sarssepaille de Hood m'a rendu la force et a réparé ma santé. Je la considère comme un excellent médicament. J'ai usé d'autres Sarssepailles mais je préfère celle de Hood comme la meilleure. Je l'ai recommandée à d'autres, qu'elle a aussi guéris— SUSAN S. Elliot, Montoe, Maine.

PRIX CAPITAL \$1,000.00

Drs MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UNE DOSE

LE GRAND



Vendu par B. E. McGALE

— LA —

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 55

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent sur le capital payé de cette Institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque à Montréal, le et après Jeudi, le 1er Juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 18 au 31 mai prochain inclusivement. L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la banque aura lieu au Bureau de la Banque, à Montréal, mercredi, le 21 juin aussi prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau,

A DE MARTIGNY,

Directeur Gérant,

Montréal, 20 Avril 1893

Grand Tiarge Monstre
Plus d'un demi-million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Renommée depuis plus de 20 ans pour l'intégrité de ses tirages et le prompt paiement des prix, dont suit attestation

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimile de nos signatures attachés dans ses annonces.

J. E. Eudly
Mrs. Gabelle
J. P. M...

Commissaires

Le Colonel C. J. Villeré succède au Général Beauregard comme l'un de nos commissaires pour surveiller nos tirages mensuels et semi-annuels. Le Général Beauregard a toujours choisi M. Villeré pour le représenter aux tirages chaque fois qu'il était absent. M. Villeré a déjà eu la surveillance de neuf de nos tirages.

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, palerons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

E. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk
Jno. H. O'Connor, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

LE GRAND TIRAGE MONSTRE

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 13 JUN 1893

PRIX CAPITAL - - \$150,000

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$150,000 est.	\$150,000
1 PRIX DE 40,000 est.	40,000
1 PRIX DE 20,000 est.	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.	10,000
2 PRIX DE 5,000 sont.	10,000
5 PRIX DE 2,000 sont.	10,000
25 PRIX DE 600 sont.	15,000
100 PRIX DE 400 sont.	40,000
200 PRIX DE 200 sont.	40,000
300 PRIX DE 120 sont.	36,000
500 PRIX DE 80 sont.	40,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 20 sont.	20,000
100 PRIX DE 120 sont.	12,000
100 PRIX DE 80 sont.	8,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE 40 sont.	79,920
8,434 prix se montant à.....	\$530,920

PRIX DES BILLETTS:

Billets complets \$10; Demis \$5; Cinquièmes \$2; Dixièmes, \$1; Vingtièmes, 50c; Quarantièmes, 25c.

Prix pour les clubs: la valeur de \$55 en billets pour \$50

Tarifs spéciaux pour agents requis partout IMPORTANT.— Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres. Pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez: PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUS les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.— La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de cet Etat et qui par décision de la Cour Suprême des Etats-Unis a été déclarée en contrat violable entre l'Etat et la Loterie, n'expire que le premier janvier 1895. Quand vous achetez un billet de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, voyez à ce que ce

LOTTERIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la Législature de Québec

10 cents — BILLETS — 10 cents

PROCHAIN TIRAGE

Mardi le 23 Mai 1893

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Lot valant....	\$1,000.00	\$1,000.00
1 do	500.00	500.00
1 do	250.00	250.00
1 do	100.00	100.00
2 Lots valant....	50.00	100.00
5 do	25.00	125.00
25 do	5.00	125.00
100 do	2.50	250.00
500 do	1.00	500.00

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant....	\$250.00
100 do	100.00
999 do	999.00
999 do	999.00
2834 Lots valant.....	\$5,298.00

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

GRAND TIRAGE

\$1.00 — BILLET — \$1.00

11 Billets pour \$10.00

MARDI LE 27 JUN 1893

Sous la surveillance personnelle des Commissaires nommés par le gouvernement de Québec

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Lot valant \$15 000.....	soit	\$15,000
1 — 2 500.....	—	2,500
1 — 1,500.....	—	1,500
1 — 1,000.....	—	1,000
1 — 500.....	—	500
5 — 200.....	—	1,000
5 — 100.....	—	500
10 — 50.....	—	500
100 — 20.....	—	2,000
200 — 10.....	—	2,000

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant 15.....	soit	\$1,500
100 — 10.....	—	1,000
500 — 4.....	—	2,000
999 — 4.....	—	3,996
999 — 4.....	—	3,996
999 — 4.....	—	3,996
4022 Lots valant.....	—	\$42,988

Bureau Principal : 78, rue St-Laurent, Montréal

BOITE B. P. 987

ED. C. LALONDE, GERANT

On demande des agents.

LES DEUX MARIAGES DE CECILE

PREMIERE PARTIE

L'EMPOISONNEUSE

—En disant ces choses, poursuivit Mme Provençère, elle paraissait si bien ignorer l'accusation qui pèse sur elle, son regard avait une telle candeur, sa voix une douceur si grande, que l'âme en était pénétrée.

L'hypocrisie peut-elle atteindre ce degré de perfection ?

Hélas ! oui. D'ailleurs était-il admissible que, depuis longtemps, la jeune femme n'eût pas compris les soupçons dont on la flétrissait ?

Mme Provençère avait voulu percer à jour ce masque trop habilement posé. Presque sans transition, elle dit que la ville réclamait l'éclatante punition d'un crime aussi atroce.

— Mon Dieu ! s'était écriée la jeune femme, un crime a donc vraiment été commis ?

Ceci comblait la mesure : Mme Provençère, indignée, avait répondu que nul n'en doutait ; que les parents de M. de la Géraudaye et Madeleine Bourdin l'accusait résolument, elle, Cécile Monseil.

La jeune femme s'était levée toute droite... elle eut le même regard qui, déjà, avait frappé M. Demattre ; puis, frisonnante, elle avait, de nouveau, supplié M. et Mme Provençère d'avoir pitié d'elle, et de son enfant.

Les deux époux s'étaient retirés convaincus de la culpabilité de Cécile.

La jeune femme était partie. On croyait M. Demattre malade. Le magistrat savait que, pour éviter un mouvement de la population hostile, ordre avait été donné de tenir le départ secret.

Une voiture ordinaire, louée à un hôtelier, irait, sans escorte, au milieu de la nuit, à la Géraudaye.

M. Demattre ne résista pas au désir de revoir, ne fût-ce qu'un moment, le visage qui hantait sa pensée.

Il courut au château par un sentier tracé à travers champs. Une haie fort épaisse servait de clôture de ce côté, il se blottit derrière elle et attendit...

Deux cris vibrants, dominant les autres bruits, vinrent déchirer son âme. Sans doute, alors, Cécile quittait le petit Félix.

Puis un long murmure suivit, puis les roues écrasèrent le sable de l'avenue, et la grille fut ouverte...

Pendant le court instant qui s'écoula, le regard de M. Demattre pénétra, averse, dans l'intérieur de la voiture.

Vision qu'il n'oublierait jamais ! Le corps charmant de Cécile était soutenu par le bras d'un vulgaire agent de police... La tête divine était rejetée, blanche, inerte, les yeux fermés, sur l'épaule de l'homme qui, dans le cher fardeau, voyait seulement la criminelle réclamée par la loi...

M. Demattre faillit mourir. Personne ne devina la véritable cause du mal. Le magistrat savait que Cécile serait jugée prochainement, qu'aucun doute n'existait plus touchant sa culpabilité.

Que déciderait le jury ?

— Ah ! s'écria M. Demattre, si elle avait pu m'aimer ! Si elle avait compris la passion profonde qui me tue, il me semble, oui, il me semble que, malgré tout, je la savais... Peut-être fussé-je devenu, moi aussi, sa victime, mais je lui aurais pardonné, puisqu'elle m'eût appartenu...

XI

MAXIME DUTERTRE

Fils d'un petit greffier de justice de paix, Maxime Dutertre, grâce aux sacrifices que s'étaient imposés ses parents, avait pu étudier le droit.

Très intelligent, très ambitieux, il travailla sans relâche et conquit brillamment le titre d'avocat. Mais quand il voulut essayer de se faire connaître, il comprit vite que le manque de fortune lui serait un obstacle à peu près insurmontable.

La mort de son père le rappela, pour quelque mois, pensait-il, à ****

Un vieil ami de sa famille le présenta au sous-préfet. M. Provençère ne s'exagérait pas ses propres capacités et avait le bon sens bien rare de savoir distinguer le mérite où qu'il se trouvât.

Promptement, il apprécia Maxime et songea que ce serait, pour lui-même, une véritable fortune, s'il pouvait s'attacher ce jeune homme par l'espoir d'un avancement rapide dans l'administration.

Mme Provençère partagea les idées de son mari. Mais, plus fine que lui elle jugea bon de faire miroiter aux yeux de Maxime la possibilité d'un établissement sérieux à son appui.

— Réfléchissez, cher monsieur, lui dit-elle ; un grand nombre de jeunes filles suffisamment jolies, très bien élevées et riches, habitent la ville ou les environs, fort ennuyées d'attendre le prince Charmant, qui ne vient pas. Mon âge me permet de tout vous dire ; je puis vous parler comme une mère. Eh bien ! je ne doute nullement que, tourné ainsi, vous ne subjuguiez, à bref délai, une de nos plus gracieuses héritières. Vous contrastez si fort sur la majorité des concurrents !

— Croyez-moi, dit à Maxime le vieil ami de sa famille, ayez un bon mouvement. M. Provençère n'a jamais trouvé un secrétaire sur lequel il pût compter. Prenez cet emploi. Le travail n'est, je le sais, ni bien rétribué, ni très agréable ; en revanche, vous aurez beaucoup de liberté, et nous serons vos dévoués auxiliaires lorsque vous aurez fixé votre choix.

Maxime, pour occuper le temps, s'était amusé à plaider deux ou trois petites causes locales ; toutefois, la défense de la veuve et de l'orphelin l'intéressant peu, si son ambition n'y trouvait bon compte, il fut frappé du raisonnement de madame Provençère.

Quelques mois plus tard, il était libre de tout devoir filial, par suite de la mort de sa mère. Le modeste héritage recueilli lui permit de s'établir convenablement, non à l'hôtel, car il avait horreur, disait-il, de ce genre de vie, mais dans un petit pavillon isolé, faisant partie d'une très vaste propriété située à l'extrémité d'un faubourg.

Une vieille femme, presque sourde, à moitié aveugle, percluse de rhumatismes, tenait en ordre son appartement. On avait d'abord beaucoup raillé Maxime sur le choix de sa gouvernante, et plus d'une bonne âme insinua que le dit choix prouvait le désir du jeune homme de recevoir chez lui n'importe qui.

Ces deux mots " n'importe qui " étaient gros de sous-entendus. Les curieux, pourtant, en furent pour leurs frais d'espionnage. La conduite de Maxime ne donna prise à aucune remarque maligne. Un peu plus, on l'aurait accusé d'une trop grande sagesse !

Cette sagesse, toutefois, porta promptement ses fruits. Employé par la sous-préfète dans plusieurs négociations mondaines, le jeune homme sut se faire si bien venir de chacun que la fière comtesse de Tourgéville, l'âme du " parti aristocratique " de la ville, prit plaisir à le protéger.

La " belle Mme Brécet " crut lire dans les regards de Maxime une flamme admirative, qui la disposa fort bien à son égard.

M. Fortin, vieux savant, toujours plongé au milieu des plus respectables in-folio, sut beaucoup de gré à Maxime de lui avoir procuré une édition rare, après laquelle il soupirait depuis de longues années. La porte fut ouverte toute grande à cet aimable chercheur, à ce jeune homme qui méprisait " les plaisirs vulgaires pour les joies nobles de la science. "

Les filles du savant, Palmyre et Angèle, toujours désolées de leur célibat forcé, accueillirent avec grâce une aussi agréable diversion à la monotonie de leur existence. Bientôt, chacune d'elles crut avoir fixé Maxime. Leur fortune n'était pas considérable ; cependant, pour le jeune homme, un tel parti se fût encore trouvé excellent si, d'ailleurs, l'âge et les charmes des deux sœurs avaient répondu à leurs prétentions.

Mais Palmyre et Angèle s'obstinaient à ne point voir les ravages accomplis en elles par les années. Elles cherchaient à paraître jeunes et s'imaginaient qu'on les trouvait telles.

Maxime se conduisait avec infiniment d'habileté au milieu de ce conflit d'intérêts surexcités. En attendant, il se promettait de ne point risquer un aussi désagréable engagement avant d'avoir acquis la preuve certaine qu'il lui était impossible de trouver mieux.

— Et, pensait-il, ce mieux ne doit pas être difficile à rencontrer.

XII

UNE RÉOLUTION DE MAXIME

Le procès de Mme de la Géraudaye suivait son cours. Le renvoi devant les assises venait d'être décidé. Un ou deux avocats du barreau de ***, séduits par le retentissement de cette affaire, avaient cherché à obtenir de l'accusée les éléments d'une défense qui pût donner un véritable relief à leur nom.

Mais Mme de la Géraudaye restait insensible à toute suggestion. Elle ne répondait même pas à la plupart des questions, se bornant à dire que l'on pouvait faire d'elle ce que l'on voudrait.

— Je ne souhaite qu'une chose, ajoutait-elle : penser le moins possible à tout cela.

Cette inertie semblait très naturelle aux parents de M. de la Géraudaye. — Qu'alléguerait-elle pour se défendre ? disait un soir Mme Brécet à Maxime, qui venait lui rendre visite.

— Avouez, madame, qu'il est cependant possible de tirer parti de sa cause. Son avocat n'y manquera pas, j'en suis certain.

— Avez-vous donc changé d'avis, M. Dutertre ? se récria Mme. Brécet, indignée.

— Vous ne pouvez le croire. Je parle en praticien. Rappelez-vous, madame, que je suis avocat. Eh bien ! je soutiens qu'un avocat, en se donnant un peu de peine, pourrait combattre presque victorieusement l'accusation.

— Vous aimez le paradoxe ; je m'en suis déjà aperçue.

— Vous vous trompez, je le jure. Mais n'est-il pas naturel que j'envie le

sort de celui qui tiendra dans ses mains une occasion splendide de faire répéter son nom d'un bout de la France à l'autre ? Ne les ai-je point autrefois rêvées, ces luttes oratoires dont le prix est une existence humaine ? Et croyez-vous que si, dans mon cœur, je cache une muette adoration pour une femme dont il m'est interdit de prononcer le nom, croyez-vous, madame, qu'il ne me serait pas mille fois plus doux de l'obliger à s'occuper de moi, de l'obliger à penser à moi ? Je lui paraîtrais ensuite, il me semble, moins pauvre, moins humble, moins indigne d'avoir osé lever les yeux jusqu'à elle ! . . .

La voix de Maxime exprimait une telle tendresse, son visage une si noble inspiration, son geste commentait si éloquemment ses paroles, que Mme Brécet inclina la tête et rougit beaucoup.

Elle essaya de parler, mais, sentant que son émotion allait la trahir, elle se tut.

— Un silence de quelques instants suivit. Maxime s'empara d'une main que l'on ne chercha pas à retirer.

— Si j'obtiens de défendre cette terrible cause, serai-je encouragé par votre présence ? demanda-t-il.

— Ne suis-je pas appelée en témoignage ? répondit elle évasivement.

— Et ce devoir seul vous préoccupera-t-il, madame ?

— Allez ! dit-elle, en détournant les yeux. Soyez bien éloquent ! J'oublierai même que vous pouvez peut-être la sauver !

Le jeune homme se retira. S'il eût tourné la tête en s'éloignant de la maison, il aurait vu l'un des rideaux du salon de Mme Brécet discrètement soulevé par la jeune femme, qui le suivait d'un regard enflammé.

Maxime se dirigeait vers la demeure de M. Fortin. Le vieux savant était parti la veille pour Rouen, où devait avoir lieu la vente d'une importante bibliothèque.

Le jeune homme avait-il donc oublié cette circonstance dont, depuis longtemps, M. Fortin l'entretenait ? Dans tous les cas, il protesta de ses regrets pour un tel oubli ; car, ajouta-t-il, un avis sérieux lui serait bien nécessaire.

Mlle Palmyre offrit d'envoyer à son père la lettre que Maxime lui confierait.

— J'attendrai le retour de M. Fortin, dit-il.

Puis comme en se reprenant :

— Mais j'y songe, mademoiselle ; vous pouvez, si vous le voulez, me donner cet avis auquel j'attache un grand prix.

— Moi, monsieur ?

— Oui. Vous me comprendrez mieux que personne, car peut-être avez-vous diviné la cause de ma souffrance.

— Vous souffrez ?

— Afreusement. Je succombe sous mon obscurité, sous la situation sans horizon où je languis. A quoi puis-je jamais prétendre en restant ce que je suis ?

— Et vous avez un projet pour changer cet état de chose ? dit Palmyre, avec un regard qui trahissait son espérance.

— Je suis avocat, si vous vous souvenez, mademoiselle. La pauvreté m'a contraint à changer de carrière ; mais une occasion se présente, une occasion unique d'appeler sur moi, sur le talent dont je me sens doué, non seulement une attention bienveillante, mais l'admiration, la gloire !

— Et cette occasion ? . . .

— L'avocat de Mme de la Géraudaye désespère d'amener sa cliente à la seconder efficacement. Il sent la cause perdue . . .

— Comment pourrait-il ne pas perdre ? De tels crimes . . .

— N'est-ce pas alors qu'un éloquent plaidoyer a le plus de chances d'éveiller une attention ardente ?

— Peut-être ; mais qu'y pouvez-vous ?

— Tout ! J'ai songé à voir Mme de la Géraudaye, à lui demander de me confier sa cause.

— Vous ne ferez pas cela !

— Je le ferai . . . parce que le jour où je viendrais dire l'espérance qui me soutient, j'aurais, à défaut de richesse, un nom, un commencement de réputation brillante, bases d'une carrière glorieuse et rapide.

Maxime regardait bien en face Palmyre rougissante, troublée.

A ce moment, Angèle entra. Sa sœur se hâta de parler pour cacher son émotion.

— Oh ! viens donc apprendre l'intéressante nouvelle !

— Quelle nouvelle ?

— M. Dutertre m'a annoncé que le sort de la misérable femme de notre cousin le touche et qu'il va la sauver en plaidant pour elle.

— Vous exagérez, mademoiselle. Je crois l'attention publique surexcitée par cette cause. Celui qui la défendrait vaillamment, brillamment serait certain de conquérir un renom de favorable augure pour le reste de sa carrière. Fût-il, ensuite, pauvre comme moi, s'il essayait de réaliser sa plus comme chère espérance, on ne le traiterait pas comme un insensé.

Angèle crut comprendre le sens de ces paroles ; la joie illumina ses traits.

— Vous avez bien raison, M. Maxime, dit-elle. A propos, vous n'ignorez que nous sommes appelés en témoignage, mon père, ma sœur et moi ?

— J'en suis mille fois heureux. Cette circonstance lève mes dernières irrésolutions.

Palmyre se taisait, mais son regard était bien éloquent.

Après le départ de Maxime, chacune des deux sœurs s'isola, afin de réfléchir avec plus de sang froid au terme du beau rêve entrevu.

La diplomatie du jeune Dutertre portait déjà ses fruits. Trois des plus cruelles ennemies de Mme de la Géraudaye ménageraient la pauvre accusée par sympathie pour son défenseur. Un suffrage, toutefois, lui restait à conquérir : celui de la comtesse de Tourgéville.

Près de la vieille dame, il se montra si soucieux de l'honneur de la

famille de M. de la Géraudaye, il fit si bien valoir le tort que l'éclat, déjà immense, de ce procès y avait porté, qu'un doute s'éveilla dans l'esprit de la comtesse.

— M. Dutertre, dit-elle d'une voix émue, Dieu sait que j'ai cru, que je crois encore aux crimes de cette femme ; mais si vous parvenez à en diminuer l'horreur, si vous pouvez, par impossible, la faire acquitter, je resterai votre obligée. Seulement, obtenez d'elle que l'enfant ne quitte ni moi ni Madeleine. Voulez-vous une lettre pour le président de la Cour ? Cela facilitera probablement les démarches que vous aurez à faire pour obtenir la défense

Maxime triomphait !

Son entreprise ambitieuse allait revêtir les apparences de la générosité la plus rare, du dévouement le plus chevaleresque.

Pour terminer la série de ses victoires, il voulut obtenir l'approbation de M. et de Mme Provenchère, se donner le plaisir d'avoir l'air de demander un conseil.

Jeu facile.

M. Provenchère se laissa guider par le bon souvenir que, malgré tout, il gardait à Mme de la Géraudaye. Mme Provenchère crut entrevoir la possibilité de rattacher à la gloire future de Maxime l'insignifiance de son mari. Elle se hâta de presser M. Provenchère de fournir au jeune homme tous les moyens en son pouvoir de le recommander utilement.

Le soir même, Maxime partait pour ***.

XIII

DANS LA PRISON

Les lettres de la comtesse de Tourgéville et de M. Provenchère furent accueillies le plus gracieusement du monde par le président de la cour.

Maxime ne faillit point à se montrer rempli de déférence et tout disposé à tenir compte des conseils que l'on voudrait bien lui donner. Le grave magistrat se montra enchanté.

— J'aime, disait-il, l'audace dans la jeunesse, et je crois, avec l'adage latin, que la Fortune favorise les entreprises placées sous ses auspices. Je crains, cependant, que vous ne réussissiez point auprès de l'accusée. Nos meilleurs avocats ont vainement essayé de l'intéresser à sa propre cause.

— J'espère un meilleur succès, dit modestement mais résolument Maxime. Je ne suis pas un étranger pour Mme de la Géraudaye ; cette circonstance exercera sur elle, je le présume, une influence salutaire. Enfin, puisqu'elle se prétend innocente, je lui parlerai de mes relations avec son mari. Il me voyait avec plaisir. Quand elle s'apercevra que je parais me rendre à ses protestations, j'en obtiendrai, sans nul doute, une aide sérieuse.

— Vous allez entreprendre une tâche bien ardue, M. Dutertre.

— Je ne me le dissimule pas, monsieur le président. Mais j'ai du courage, et d'ailleurs, mon avenir dépend de la réussite.

Dans la même journée, Maxime se rendit près de l'accusée.

Le premier coup d'œil parut impressionner douloureusement le jeune homme.

Cécile, en effet, se ressemblait à peine. Ses vêtements de deuil flottaient, trop larges, autour de son corps amaigri. Son visage était creusé, marbré par les larmes. Ses yeux, profondément rentrés dans leur orbite, semblaient avoir à peu près perdu la faculté de la vision, tant ils étaient mornes et fixes.

Elle ne parut pas entendre lorsque la porte de la cellule se referma avec bruit.

La tête appuyée sur le dossier d'un fauteuil de paille, elle restait insensible à tout.

Maxime approcha. Il dut se faire une sorte de violence pour commencer l'entretien. Il ne s'attendait pas à un aussi navrant spectacle, la pitié débordait de son cœur.

— Madame, dit-il enfin, vos amis m'envoient vers vous . . .

Aucun geste n'annonça qu'elle eût compris.

— Madame, reprit-il, je vous en conjure, écoutez-moi. Je ne suis pas amené vers vous par le seul intérêt qu'inspire votre malheur. Je me souviens de la bienveillante bonté de M. de la Géraudaye. Je sais à quel point il vous aimait et combien vous l'aimiez vous-même, combien vous l'aimiez encore. Je suis venu vous dire : " Madame, au nom de cet amour, écoutez-moi ! Vous n'avez pas le droit de laisser triompher la malignité de vos ennemis. Vous vous devez à votre fils ! Je crois, je sens que vous êtes innocente, aidez-moi à vous sauver ! . . . "

Cécile se leva lentement. Elle porta à son front ses mains autrefois si belles, à présent devenues livides, et parut faire effort pour rappeler ses esprits.

Elle p'ongea dans le regard de Maxime un regard si désolé, que le jeune homme en tressaillit jusqu'au fond de l'âme, mais il reprit vite son sang-froid

— Répétez, murmura Cécile, ce que vous venez de me dire.

— Je vous ai conjuré, je vous conjure encore, madame, de m'aider à faire éclater votre innocence.

— Mon innocence ! vous y croyez donc, vous ? . . .

Il y avait un si pénétrant accent de doute, d'angoisse et d'espoir dans la manière dont ce simple mot " vous " fut prononcé, que Maxime, saisissant une des mains de la jeune femme, y colla ses lèvres et y laissa la trace d'une larme.

LES MANGEURS DE FEU

TIDANA, LE TROUEUR DE TÊTES

Première partie

UNE FÊTE A MELBOURNE

Enfin, plaisanterie américaine qui porta au comble la rage des Powellians, sur les onze heures, une procession de good-fellows se mit à parcourir les rues avec des torches, suivant un cercueil luxueusement installé, sur lequel le nom Powell était inscrit à l'aide de larmes d'argent artistement assemblées.

Immédiatement, en réponse, les Anglo-Australiens promènèrent par les rues l'effigie de Tyler pendu à un gibet.

Mais cela n'avait pas l'esprit d'à-propos de la plaisanterie des Américains, et la palme resta à ces derniers... Bref, Melbourne se coucha dans la fièvre ; il y avait dans l'air un peu de cette émotion qui doit précéder des grandes batailles, quand bivouaquent en présence deux armées qui doivent en venir aux mains.

Tom Powell habitait une charmante petite villa un peu en dehors de la ville, qu'un de ses admirateurs avait mise à sa disposition. Il venait de rentrer chez lui, sur les deux heures du matin, et s'était mis au bain pour se délasser et donner plus de jeu à ses articulations, lorsque le nègre qui le servait vint le prévenir qu'un inconnu, enveloppé tout entier dans un manteau de couleur sombre, demandait à lui parler.

—Encore quelque porteur d'adresses et de félicitations, fit le boxeur d'un ton bourru. Ma foi ! je ne veux pas me déranger pour lui ; qu'il entre ici, s'il veut !

—Je m'en voudrais de vous causer le moindre trouble, M. Powell, dit l'inconnu qui avait suivi le domestique sur les talons ; nous serons très bien ici pour causer.

—Quel motif peut vous amener à cette heure ? demanda le boxeur d'un air visiblement contrarié.

L'inconnu regarda le noir.

—Laisse-nous, Bob, ordonna Powell à son serviteur.

—Maintenant, monsieur, ajouta-t-il dès que le nègre eut disparu, vous pouvez parler.

L'étranger enleva son manteau, dont le large collet était rabattu sur son front, et apparut le visage masqué aux yeux de plus en plus étonnés de son interlocuteur.

Powell se souleva à demi dans sa baignoire et le regarda pendant quelques instants avec une évidente curiosité.

—Que signifie cette plaisanterie ? finit-il par lui dire ; nous ne sommes cependant pas en carnaval.

L'homme masqué restait comme pétrifié d'admiration en présence de l'athlète aux larges épaules, au cou de taureau, aux bras puissants et aux poings formidables qu'il avait sous les yeux.

—J'avais beaucoup entendu parler de votre force sans rivale, gentleman, fit-il en s'inclinant ; mais je ne m'étonne pas que vous n'ayez jamais été vaincu, en voyant le moule colossal dans lequel la nature vous a pétri, et je crois que vous ne rencontrerez pas plus votre maître dans l'avenir que vous ne l'avez trouvé dans le passé... Nous ne sommes pas, en effet, au carnaval ; mais des motifs de la plus haute gravité exigent que vous ne puissiez me reconnaître à Melbourne après la conversation que je vais avoir avec vous.

Le boxeur, calmé par la flatterie à l'aide de laquelle l'inconnu était entré en matière, répondit d'un ton singulièrement radouci :

—Vous savez vos affaires, gentleman ; gardez donc votre masque, et faites-moi connaître les motifs de votre visite.

—J'éprouve, je dois vous l'avouer, une certaine difficulté à vous faire part du but de ma démarche auprès de vous ; j'ai, en effet, à vous proposer un marché, et dans des circonstances telles que si vous veniez à ne pas l'accepter, il faudrait, si la chose était possible, que notre conversation fût... comme si elle n'avait existé.

—Je ne comprends pas.

—Je vais essayer d'être plus clair... J'ai besoin d'un service qui, si vous voulez bien le rendre, sera payé... le prix auquel vous fixerez votre concours. Eh bien, tout dépend de ceci : consentirez-vous à le rendre sans rien savoir des motifs qui me font agir, ou bien, avant de vous prononcer, exigerez-vous plus d'éclaircissements, plus d'explications que je ne pourrais vous en donner ?

—Voyons d'abord le service ; il se pourrait que je puisse vous le rendre sans avoir besoin de connaître vos motifs. Je ne suis pas curieux, et pour peu que la chose soit faisable, il est fort probable que je ne vous en demanderai pas davantage.

—Nous allons bien voir. Il y a un homme à Melbourne qui gêne une puissante association, et...

—Il faudrait le supprimer... Un assassinat ! Je ne mange pas de ce pain-là !

—Vous n'y êtes pas. Écoutez moi patiemment ; pour celui-là, nous nous en chargeons ; avant huit jours, grâce à un petit plan que j'ai élaboré, il sera en notre pouvoir. Cependant, quelque bien dressées que soient nos batteries, nous craignons, ce qui nous est déjà arrivé, qu'il ne nous échappe

encore, grâce à l'appui d'un ami qui s'est constitué son surveillant, son protecteur... son chien de garde.

—J'ai compris... C'est de l'ami qu'il faudrait alors se débarrasser ?

—Oui ; mais pas comme vous pensez... Un assassinat ! fi donc ! De tels moyens sont indignes d'un gentleman.

—Alors vous avez trouvé un moyen, vous, de tuer les gens sans les assassiner ?

—Quand on les met à même de se défendre à armes égales.

—Si vous parlez par énigmes...

—M. Powell, les hommes que vous avez, en Angleterre, dépêchés proprement au pays des ancêtres, les avez-vous assassinés ?

—Non pas, morbleu ! Les juges de l'assaut ont toujours déclaré que je m'étais conduit avec une parfaite loyauté ; je défendais ma peau au même titre que mes adversaires.

—Eh bien, ce que vous avez fait à Londres, ne pouvez-vous le refaire à Melbourne ?

—Quoi vous aussi, vous avez intérêt à ce que j'extermine James Tyler ?

—Il ne s'agit pas de cet homme.

—Alors c'est contre cette brute de Sam, ou cet idiot d'Irlandais que...

—Nullement.

—A la bonne heure, car à moins que les juges du camp ne m'y forcent, je ne consentirai jamais à lutter contre ces deux imbéciles, qui n'ont même pas les notions les plus élémentaires de l'art de la boxe ; c'est un assaut courtois que je donne, où il peut, il est vrai, y avoir mort d'homme comme dans un duel, mais ce n'est pas une rixe où chacun tape à tort et à travers. Les malheureux sont simplement alléchés par la somme énorme qui doit revenir à mon vainqueur ; tant pis pour eux si on me contraint à accepter de pareils adversaires ; pour donner une leçon à ceux qui seraient tentés de les imiter, du premier coup de poing je leur défoncerai le crâne. Comme vous voyez, si c'eût été à eux que vous eussiez eu affaire, leur peau ne vous eût pas coûté un penny.

—Tranquillisez-vous, je vous réserve un adversaire digne de vous.

—Mais il n'y a que ces trois individus d'inscrits, James Tyler, l'Américain, qui est un champion redoutable, un vrai boxeur, celui-là ; puis le nègre Sam et Micheal O'Kelly.

—Ne vous inquiétez de rien, le personnage qui nous gêne se produira en temps voulu, si vous acceptez nos propositions.

—Qui sont ?

—D'asséner, dans la chaleur de la lutte, un coup de poing si malheureux sur le crâne du champion qui se présentera au nom de la France...

—Qu'il ne s'en relèvera plus.

—Vous complétez ma pensée, M. Powell ; vous avez l'esprit aussi délié que le poignet solide.

—Vous me flattez, gentleman.

—C'est qu'alors la vérité est une flatterie, M. Powell.

—Et dans le cas où j'accepterais ?...

—Je vous ai dit que vous pouviez fixer vous-même le prix de votre précieux concours.

—Hein ! c'est une grave affaire !...

—Oh ! M. Powell, un simple coup de poing.

—Au bout duquel il y a la mort d'un homme... On a une conscience, voyez-vous !

—Aie ! pensa l'inconnu, ce sera plus cher que je ne croyais.

Il reprit à haute voix :

—C'est vrai, M. Powell, vous avez une conscience... j'en ai une aussi... tout le monde en a une... les relations ne seraient pas possibles sans cela, on ne pourrait se fier à personne... mais votre conscience n'a rien à voir dans cette affaire... Vous êtes le champion de l'Angleterre et de l'Australie, dans un assaut officiel, et vous défiez les champions de toutes les autres nations... un homme relève le gant au nom de la France, de cette ennemie séculaire de la vieille Angleterre ; quel est votre devoir, monsieur Powell?... Ne devez-vous pas, par un triomphe éclatant, foudroyant, montrer la supériorité du léopard britannique ?

—Oui ; mais je ne suis pas obligé de tuer mon adversaire pour le vaincre.

—Ah ! M. Powell, échauffé par le patriotisme, pouvez-vous bien répondre de vos coups ?

—Non, certainement.

—Vous voyez bien que votre conscience n'a que faire en cette occasion ; nous ne vous demandons qu'à ne pas réprimer votre fougue patriotique...

—Et à tuer un homme... inutile de chercher à m'amuser, c'est bien là ce que vous venez me demander ; jouons franc jeu, j'aime mieux ça, c'est plus carré, plus net que toutes vos finasseries, qui n'ont d'autre but que de marchander sur le prix.

—Eh bien, soit, je préfère aussi les situations franches, reprit l'étranger, avec un suprême dédain ; et si vous ne m'aviez pas parlé de votre cons-

science... la conscience de Tom Powell ! nous n'eussions perdu notre temps ni l'un ni l'autre.

—A la bonne heure, voilà qui est parlé ! Sachez donc, mon maître, que je me soucie de la vie d'un homme comme d'un verre de gin ; mais quand j'en tue un sur commande, il faut qu'on me le paye à sa valeur, d'abord, et ensuite en raison de l'intérêt qu'on a à le supprimer.

—Je vous ai dit que je ne pouvais vous faire connaître les motifs qui me faisaient agir.

—Soit ! j'apprécierai, et quel est l'homme ?

—Dick Lefaucheur, surnommé le Canadien.

—Connais pas... mais c'est un sujet britannique, le Canada appartenant à l'Angleterre.

—Nullement ; il est né, il est vrai, au Canada, mais de père et de mère français, et à vingt et un ans il a fait sur les registres de la municipalité de Québec la déclaration qu'il entendait conserver sa qualité de Français. Au point de vue de la France il n'en avait pas besoin, mais la formalité était obligatoire aux yeux de la loi anglaise, qui considère comme Anglais tout fils d'étranger né sur son sol qui, à sa majorité, ne déclare pas qu'il entend garder la nationalité de son père. C'est donc bel et bien un Français que vous avez pour adversaire.

—C'est bien, car je n'eusse pas accepté vos propositions contre un compatriote ; j'en ai, il est vrai, dépêché quelques-uns dans ma vie, mais ça a toujours été le résultat malheureux d'une lutte loyale... Quelle est la position sociale de votre individu ?

—Oh ! c'est un simple bush-ranger, un vulgaire coureur de Buisson.

—Oui ; mais en le supprimant vous visez à détruire un obstacle plus important ?

—Je ne puis rien vous dire de plus.

—Tant pis pour vous alors, vous le payerez comme un prince.

Et l'athlète ponctua ces paroles d'un rire grossier et cynique.

—Combien ? fit simplement l'homme masqué.

—Cinquante mille dollars, et je vous avertis que c'est à prendre ou à laisser.

—Accepté.

—Diable, réfléchit Tom Powell, j'aurais pu lui demander le double... Et vous payez ? reprit-il, d'un air interrogateur.

—Immédiatement après le combat... Vous recevrez par un homme sûr un chèque au porteur de deux cent cinquante mille francs sur l'Australian-Bank.

—Alors, il n'y a rien de fait.

—Pourquoi cela ?

—Me prenez-vous pour un enfant ? Comment ? vous venez chez moi masqué, pour que je ne puisse pas vous reconnaître plus tard, vous me l'avez dit vous-même ; en cet état, vous me proposez de tuer un homme, ce qui, entre nous, est assez canaille, et vous voulez que j'aie assez de confiance en vous pour travailler à crédit ! Oh ! non pas, mon maître ; l'homme qui est assez lâche pour faire tuer son adversaire, sans doute parce qu'il n'ose pas se mesurer avec lui, est bien capable d'être assez indélicat pour nier ensuite sa dette.

—Que prétendez-vous donc ?

—A l'instant même, avant de sortir, vous me remettrez ce chèque, ou bien vous vous adresserez à un autre pour accomplir votre besogne.

—Et quelle garantie aurais-je ?

—Ma parole... Je suis Tom Powell, le premier boxeur de l'Angleterre ; tout le monde me connaît ; mais qui êtes vous, vous ? Tenez, je suis bon prince, démasquez vous, déclinez-moi vos titres et qualités, et j'accepte de n'être payé qu'après l'assaut.

—C'est impossible.

—Bonsoir, gentleman ; laissez-moi achever de prendre mon bain.

—Vous ne m'avez pas compris ; j'ai seulement voulu vous dire que je ne pouvais me faire connaître.

—Alors payez.

L'inconnu, tout en parlant, avait tiré de son portefeuille une feuille de papier historiée, signée d'avance d'un nom illisible, sur laquelle il écrivit quelques lignes à l'aide d'un de ces porte-plume de voyage qui contiennent leur provision d'encre dans le manche.

—Voilà votre chèque, dit-il, en le tendant à l'hercule.

C'était un genre de chèque tout spécial aux contrées australiennes, où les trois quarts des squatters mineurs et manieurs d'or étaient incapables de signer et qui, munis de la griffe du directeur général et du caissier de l'Australian-Bank, circulaient comme des billets de banque d'État avec une valeur déterminée que l'on ne pouvait changer. Tous ces chèques étaient à vue ; mais il était permis à quiconque le donnait à un tiers d'en retarder le paiement, en inscrivant au dos cette mention datée : *A un, dix, ou trente jours de vue.*

L'intérêt de la chose était de pouvoir, grâce à cette suscription, arrêter le paiement du chèque par une opposition régulière, si les conditions qui en avaient motivé la remise n'étaient pas exécutées.

Or, l'inconnu avait inscrit au dos du chèque : *A un jour de vue.*

Tom Powell, après l'avoir longuement examiné, le rendit à l'homme masqué.

A coquin, coquin et demi, lui dit-il ; je veux un chèque pur et simple ; tout ce que vous faites me montre que vous avez l'intention bien arrêtée de me jouer.

L'inconnu eut un geste d'impatience, mais il se garda bien de le traduire en paroles ; pour toute réponse, il prit de nouveau son portefeuille et, après y avoir choisi un nombre de billets suffisant pour parfaire la somme demandée, il les tendit à son interlocuteur.

—Et allons donc, fit ce dernier, vous voilà enfin raisonnable.

—Vous êtes payé, répliqua alors l'inconnu d'un ton de mépris qu'il ne cherchait même pas à déguiser, j'ai dû passer par toutes vos exigences ; il ne me reste aucun moyen d'arrêter le paiement de ces valeurs dans le cas où vous ne tiendriez pas votre parole ; mais sachez bien, ajouta-t-il d'un air menaçant, que si vous nous trompez, tôt ou tard notre vengeance saura vous atteindre.

—Je m'appelle Tom Powell, répondit dédaigneusement le lutteur, et lorsque je dois je paye. Quant à votre vengeance, je m'en moque comme de ceci.

Et prenant un lourd robinet de cuivre fixé à une table de caoutchouc qui amenait l'eau dans sa baignoire, il le broya entre ses doigts puissants comme un fétu de paille.

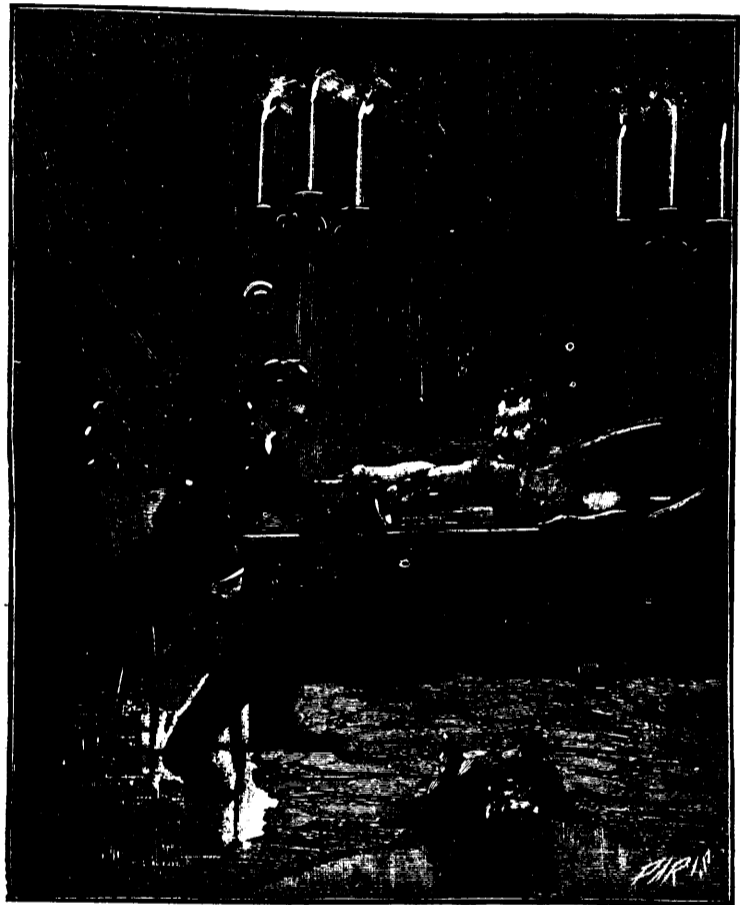
Cet incroyable acte de vigueur musculaire étonna tellement l'émissaire des Invisibles qu'il oublia de relever les dernières paroles du boxeur.

—Allons, fit-il joyeusement, les heures du Canadien sont comptées. Sans rancune, M. Powell, voici ma main.

—Gardez-la ! exclama ce dernier d'un ton bourru ; ce n'est pas dans nos conditions, et je ne tiens pas ce à supplément de prix.

—Ignoble gremlin ! murmura l'inconnu, mais pas assez haut pour être entendu.

—Vile canaille ! prononça Powell, comme en se parlant à lui-même.



Un simple coup de poing, M. Powell.—Page 53, col. 2

Puis, montrant la porte à son étrange visiteur :

—Allons décampons ; je suis fatigué et je désire me mettre au lit.

L'homme masqué eut comme un tressaillement nerveux ; instinctivement, il porta la main à son revolver, mais ce ne fut qu'un mouvement de colère aussitôt réprimé. Il sortit en haussant les épaules et sans ajouter un mot.

Dès que Tom Powell fut seul, il se laissa aller à un véritable accès de gaieté.

—Voilà un voyage en Australie, fit-il en se frottant les mains, qui promet d'être fructueux.

Puis, quittant le bain, il passa dans sa chambre à coucher où il s'empressa d'enfermer dans une cassette en fer scellée dans le mur la fortune qui venait de lui tomber du ciel.

—Mon père m'avait toujours dit que le jour où il pleuvrait des alouettes rôties, fit-il avec un soupir de satisfaction, je n'assisterais pas à la distribution ; voilà toujours de quoi en faire rôtir quelques-unes et les arroser avec la première ale de Londres.

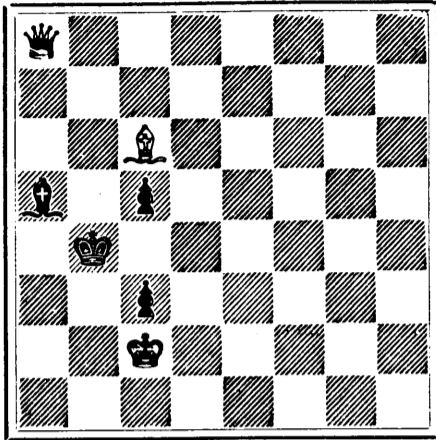
Et il se coucha tranquillement, avec la conscience de l'homme qui a fait sinon son devoir, du moins une bonne affaire.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)

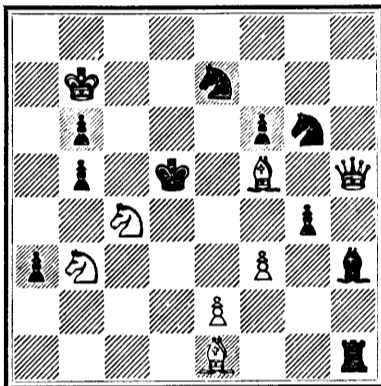
Jeux d'esprit et de combinaison

No 99—PROBLEME D'ECHECS
Composé par M. W. Carpenter, Etats-Unis
Noirs—4 pièces



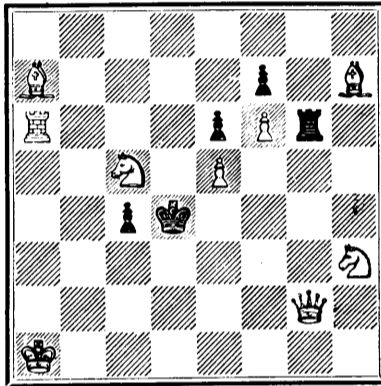
Blancs—3 pièces
Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No. 101—PROBLEME D'ECHECS
Composé par M. Frantz Schrufer.
Noirs.—10 pièces



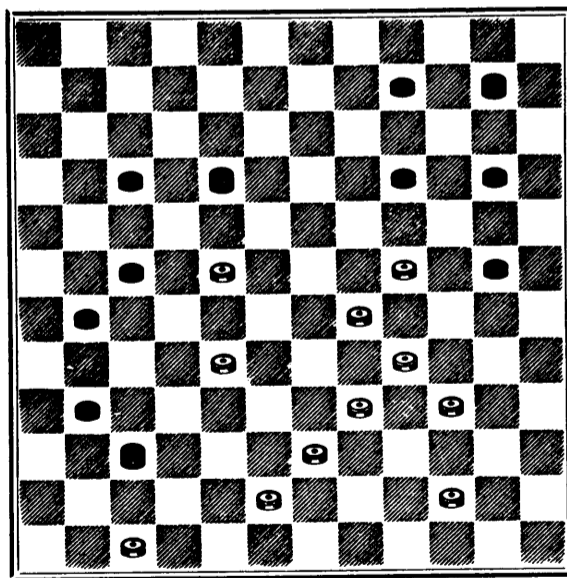
Blancs—8 pièces
Les blancs jouent et font mat en 2 coups

No 102.—PROBLEME D'ECHECS
Composé par M. H. Cudmore
Noirs.—5 pièces



Blancs.—9 pièces
Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 101.—PROBLEME DE DAMES
Composé par M. Napoléon Contant, Montréal.
Noirs—11 pièces



Blancs—11 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 99	
Blancs	Noirs
40	34
32	26
54	48
65	59
52	46
45	23
6	54 gagnent.

Solution du problème d'Échecs—No 99	
Blancs	Noirs
1 D 6 C	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

Solution de la charade : Minuit.
Solutions justes : A. Labrecque, Odilon Piché, Québec; Mlle Anna P., Montréal. L. A. Painchaud, T. Jenkins, Montmagny.
Autres solutions justes du rébus : Geo. Boiavert, P. Brunet, Montréal; Mlle Emma B'anchard, Lachine; Mlle C. Landry, St-Henri; J.-E. W., Pointe-au-Pic.

Solutions justes par MM. Alf. Morin, Ottawa; A. Ladouceur, Ars. Campbell, Ste-Juste; J.-B. Guy, Montréal.

bi. let soit daté de la Nouvelle-Orléans ; que le prix tiré par son numéro soit payable à la Nouvelle-Orléans ; qu'il soit signé par Paul Conrad, président ; qu'il porte les signatures des agents généraux : J. A. Early, W. J. Cabell et Col. C. J. Villeré, et qu'ils contiennent des garanties de quatre banques nationales avec la signature de leurs présidents, pour le prompt paiement des prix réclamés à leurs comptoirs.
Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché ; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

PACIFIQUE CANADIEN

Ayant toujours en vue le plus grand confort de ses patrons, le *Pacifique Canadien* vient de faire construire un nombre de chars-dortoirs dits CHARS TOURISTES dans lesquels ses voyageurs de seconde, pourront à l'avenir jouir, de tous les avantages et les confort qu'offre la maison et cela pour une somme additionnelle des plus modiques. Ces chars en effet sont très spacieux et artistement finis en bois de couleur pâle, les sièges sont grands et mollement transformés en lits confortables pour la nuit, y compris lingerie, couvertures, rideaux, etc., le tout sous les soins d'un serviteur habile et expérimenté. Ces chars circuleront à l'avenir sur les parcours suivants aux jours mentionnés.

MONTREAL A BOSTON

Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.

Chaque jeudi et vendredi

MONTREAL A CHICAGO

Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.

Chaque mardi.

MONTREAL A ST-PAUL

Laisse la Gare Windsor à 11.45 a. m.

Chaque samedi.

Montréal à Vancouver et Seattle

Laisse la Gare Dalhousie à 8.40 p. m.

Chaque mercredi.

Ces chars sont directs, sans changement

CHARS COLONS.—En outre des chars Touristes, des chars Colons, construits sur le plan des chars Touristes, dans lesquels les lits sont gratuits, circulent sur les trains de nuit entre Montréal et Toronto, aussi sur les trains de St-Paul, Winnipeg et Vancouver.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANCOIS XAVIER.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

BLOUSES ! BLOUSES !

150 douzaines de magnifiques blouses maintenant offertes en vente à prix exceptionnellement bas — NON SURPASSABLES.—Une inspection de ces magnifiques blouses convaincra nos pratiques que ce sont des marchandises comme on n'en a jamais vues à Montréal. Les prix sont spécialement bas !!!

MANTEAUX ! MANTEAUX !!

Des milliers de magnifiques manteaux pour être sacrifiés à grande réduction, vu l'avancement de la saison.

ETTOFFES A ROBES

Ettoffes à robes nouvelles reçues tous les jours. Nos lignes spéciales de châliés pure laine se vendent avec rapidité. Toutes personnes désirant une jolie robe de mouseline de laine française feraient bien de visiter ce département immédiatement.

Voyez nos nouvelles broderies pour robes de première communion. Vendues depuis 21c à \$3.00 la verge.

PARASOLS.—Un assortiment incomparable de magnifiques parasols dans tous les styles, qualités et prix. Voyez-les !

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 59

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY,

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

A VENDRE

Une machine à tricoter,

BON MARCHÉ

S'adresser : 40, place Jacques-Cartier

J. EMILE VANIER
J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger.

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au *Monde Illustré*.

Saint-Nicolas, journal illustré pour enfants le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflet, Paris, France



MANQUE DE SOMMEIL QUERI. 12
J'éprouve du plaisir à rendre ce témoignage: "J'ai fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig avec le meilleur succès pour le manque de sommeil. Je crois fermement que c'est un grand remède pour l'humanité souffrante." E. FRANK, Pasteur, St-Séverin, Keylerton, P.O., Pa.

INCAPABLE D'EXPRIMER SA GRATITUDE.
WELLSVILLE, N.Y., 12 mars 1891.

C'est pour moi un devoir de vous faire connaître les bienfaits que j'ai reçus du Tonique Nerveux du Père Koenig. Pendant plusieurs années j'ai souffert d'attaques épileptiques. J'avais beau prendre toutes sortes de remèdes et appeler différents médecins, je n'obtenais pas de soulagement. Les attaques, au contraire, devenaient de plus en plus fortes. Il y a un an je fis usage de votre Tonique et je suis incapable de vous exprimer ma gratitude, tellement je suis contente d'être guérie. Je recommande votre remède à tous ceux qui sont malades, bien convaincu de son efficacité.

EMMA A. BURKE.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$6.

Au Canada, par Saunders & Co., London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

mandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

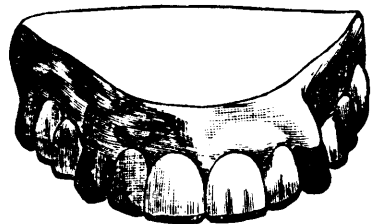
sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entre lent le scalpe en bon et santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
123 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montreal

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on se procure en prenant du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il stimule et soutient, réconforte et restaure.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapellerie et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

" WESTERN "

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1892..... 2,557,061
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. G. R. J. & FILS. Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR H. BOURG. Agent du dent français. PIERRE DUPONT. Insp. des Agences

Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent pour les six mois courant, " faisant six pour cent, pour l'année " a été déclaré sur le capital-action payé de cette institution, et sera payable au bureau principal le et après jeudi, le premier jour de juin prochain.

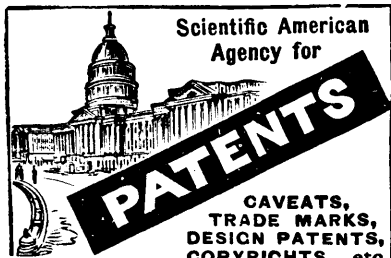
Les livres de transfert seront fermés du 20 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau principal de la banque, mardi, le 20 juin prochain, à midi. Par ordre du Bureau.

W. WEIR,
Président.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois
Recevront gratuitement le feuillet en cours de publication " Les Mangeurs de Feu "



CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

LAPRES ET LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. après appartenir autrefois à la maison W. Notman et Fils.—Portraits de tous genres et aux prix courants.

Téléphone Bell, No 728

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartré; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries. Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le vendent

A. LEFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales: Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

HAZELTON PIANOS.

LE CHOIX DES ARTISTES

Pas d'agents, veuillez vous adresser directement au magasin



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT



Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$6

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD, 1832, Ste-Catherine MONTREAL Tél. Bell 661

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour!

Une Semaine!

Un Mois!

Une Année!

Des Années!

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

ou

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Gout.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: **J. G. LAVIOLETTE, M.D.,** 217 Rue des Commissaires, Montreal.